

<http://www.gastonballiot.fr/le-pays-bigouden-dans-la-guerre/poulguen/#>

Le Pays bigouden dans la guerre par Gaston BALLIOT

Merci à Jean Kervision qui a transmis tous ces documents

Jean Kervision : « Ces documents ont été rassemblés au cours du temps notamment lors de l'édition des numéros successifs du *Travailleur Bigouden*, le journal du PC local, à la rédaction duquel nous participions ensemble ([photo jointe](#)). C'est donc une œuvre collective et mon seul mérite est de les avoir mis en forme. Certains camarades dont Raymond Cariou y ont pris une large part, j'ai eu recours également à Eugène Kerbaul qui a accepté avec plaisir que nous nous servions de sa documentation, ainsi qu'à mon ami [Pierre-Jean Berrou](#), notre historien local. Alors que j'étais à la mairie de Guilvinec, j'avais incité ce dernier à collaborer à notre bulletin municipal, dont j'avais la responsabilité à l'époque, ce qui nous a valu une contribution importante de sa part, comme tu pourras en juger. Bien entendu je poursuis mon travail de collecte de documents : je m'intéresse beaucoup actuellement, entre autres, à une histoire méconnue, celle de la Compagnie « FRANCE-NAVIGATION organisée par le PCF et qui, durant la Guerre d'Espagne, a apporté une aide considérable aux Républicains espagnols en transportant de Mourmansk en Espagne armes de toute nature et ravitaillement. Deux guilvinistes, sollicités par le Parti, ont participé à cette « aventure » en l'occurrence Jean Le Brun, futur maire de Guilvinec, et Jean-Marie Kervision, mon père. »

SOMMAIRE :

- [Les années noires du Pays bigouden, par Louis Le Corre](#)
- [1940 – Les premiers clandestins](#)
- [La résistance armée à ses débuts-Récit de Guillaume Bodéré](#)
- [Le commissaire Soutif](#)
- [St Gabriel sous l'occupation, Plomeur, Plobannaec, Ile Tudy, La Torche, par Alain Le Grand](#)
- [Une page de l'histoire de Lesconil, récit de Charles Chalamon](#)
- [Les fusillés du 15 juin 44](#)
- [Trafic d'armes à Tréffiagat en 1942, récit de Pierre-Jean Berrou](#)
- [Les fusillés du 23 juin 44](#)
- [Lettre de Jean-Désiré Larnicol](#)
- [Les armes des Glénan, récit de René Pichavant](#)
- [L'histoire de l'Audacieux, par Pierre-Jean Berrou](#)
- [Notes de Raymond Cariou](#)
- [Femmes de fusillés, récit de Roland Passevant](#)
- [Des fosses au cimetière](#)
- [Les bigoudens dans les Forces Françaises Libres, par Pierre-Jean Berrou](#)
- [Les grandes rafles de Juin 44 à Guilvinec-léchiagat, par Pierre-Jean Berrou](#)
- [De la Résistance à la Libération, par Pierre Jean Berrou](#)
- [Quelques biographies](#)
- [Compléments à Pont L'Abbé, Loctudy,](#)



LES ANNÉES NOIRES DU PAYS BIGOUDEN

Le 20 juin 1940, le déferlement des troupes allemandes, dans sa progression foudroyante vers l'ouest, parvient en bout de course, jusqu'à notre pays bigouden. Un baroud d'honneur l'a un peu retardé devant LORIENT, mais à QUIMPER, les troupes maigres, disparates, inopérantes, sont restées dans leur caserne.

C'est dans une stupeur paralysante que la population vit le début de l'occupation. Routes et rues se sont vidées. Derrière les rideaux des fenêtres, des regards angoissés fixent les uniformes felgraü, tandis que résonnent les lourdes bottes et que montent les chants orgueilleux et scandés.

PONT -L'ABBÉ ne constitue pas un centre stratégique notable. Nos ports-abris, inaptes à recevoir des bateaux de guerre, mais dotés d'une flottille de pêche importante, constituent avec la surveillance côtière le seul objectif puissant. Aussi, dès l'abord, le dispositif des troupes allemandes est-il assez léger, de l'ordre d'un bataillon. A PONT-L'ABBÉ, les principaux bâtiments scolaires sont accaparés : l'Ecole Primaire Supérieure et le Collège Saint-Gabriel qui va abriter la Kommandantur, avec le Bureau général et la prison. Les troupes sont réparties entre Lestréminou, en PLOMEUR, PLOBANNALEC et Trévanec en PONT-L'ABBÉ. De petites garnisons sont distribuées le long du littoral pour appuyer l'action de la Gast (police des ports plutôt que douane).

La cohabitation de l'occupé et de l'occupant s'installe. Le travail a repris, les commerces sont ouverts. Des soldats, ayant échappé à l'internement, retrouvent leur famille. D'autres, hélas, sont cueillis chez eux et conduits dans des camions à la caserne de la Tour-d'Auvergne à QUIMPER. Ils ne pressentent pas que les stalags vont les retenir pendant cinq ans.

Bien vite, la botte de l'occupant va se faire plus lourde. Dans nos ports, la vie va souffrir de la limitation de plus en plus sévère des jours et horaires de sorties, de l'insuffisance de carburant, de la désorganisation des moyens de transport et du contrôle de plus en plus pointilleux et méfiant de la Gast à la sortie comme à la rentrée au port. La fouille devient une règle.

Malgré cela, dès le 22 juin 1940, à bord du « Korrigan », vingt patriotes gagnent l'Angleterre. Quatre d'entre eux, des Guilvinistes, vont établir un véritable service régulier, et embarquer, à TRÉBOUL, à huit reprises, des volontaires pour les Forces Françaises Libres, à bord du « ROANEZ AR PEOC'H ». Le 24 juin, le « Notre-Dame de Bon Conseil », un sardinier de 20 pieds de quille, doté d'un moteur Beaudoin de 22 cv à essence, pouvant également marcher à la voile, quitte à minuit et demie le port de KERITY avec huit hommes à bord, tous de PENMARC'H. Après 55 heures de traversée, deux journées et deux nuits pendant lesquelles il aura fallu pomper sans arrêt, sans manger ni boire, la pinasse aborde à Sainte-Mary's, des Iles Scilly. C'est l'Angleterre et la liberté. Deux des huit hommes sont encore vivants. Parmi les disparus: Julien DUPUIS, tué le 12 septembre 1940, lors de l'expédition malheureuse de DAKAR, sera l'un des premiers résistants fait Compagnon de la Libération à titre posthume.

Contre l'occupant, dont la brutalité et la morgue grandissent progressivement, au fur et à mesure que le sort des armes tourne en sa faveur et contre le nazisme, des actes isolés de rébellion : le 20 novembre 1940, un marin-pêcheur de SAINT-GUÉNOLÉ, **François PÉRON**, âgé de trente ans, est arrêté pour avoir porté un coup de poing à un sous-officier, commandant une patrouille, en riposte à un coup de crosse. Condamné à mort, repris après une tentative d'évasion de la maison d'arrêt de Quimper, la jambe brisée, il est enfermé dans une cellule avant d'être hospitalisé à Quimper, puis à Concarneau. « *C'est près de cette ville, dans le domaine de Kériolet, que les Allemands fusillent François PÉRON, le 25 février 1941, allongé sur un brancard, à cause de sa blessure. L'évasion dramatique de PÉRON, les circonstances de son exécution, la première en date dans la région de Quimper, frappent et indignent l'opinion publique. D'aucuns révisent leur jugement sur les Allemands « corrects ».* (« *Le Finistère dans la guerre* », de G.M.Thomas et A. Le Grand.) F. PÉRON sera fait Compagnon de la Libération à titre posthume par le Général de Gaulle. .

En 1941, le « Vincent-Michelle » en juillet, et le « Veach Mad », en novembre, conduisent à des sous-marins des patriotes français, non sans difficultés. Fait intéressant, le « Vincent-Michelle », de Saint-Guérolé-Penmarc'h, ramène de sa mission des postes émetteurs qui manquent cruellement aux réseaux de renseignements qui, petit à petit, s'organisent. Manquent aussi des armes et des munitions. Pour le compte des F.T.P.F. le côtre « Audacieux » reçoit des containers transbordés du N51 de **Daniel LOMENECH**, au large de Belle-Ile. Il les transporte jusqu'aux approches de Penfret aux Glénan, où il les mouille. « L'Entre-Nous » chargera quatre containers et pourra les débarquer au quai de Léchiagat, grâce au sang-froid du matelot **Guillaume BODÉRÉ**, lors du contrôle de la Gast. Deux barques: le « Saint-Tudy » et « L'Exploité des Mers », vont amener les autres containers au fond du port de Lesconil. A partir de novembre 1942, un bateau concarnois, le « Papillon des Vagues », fait parfois escale à Saint-

Guénolé. C'est que, sur 6 hommes d'équipage, quatre sont du coin: les frères **René et Armand CARVAL, Michel LE GARS, Alain HELIAS**. Il est l'un des maillons du réseau CND.CASTILLE que le **Colonel REMY** a réussi à tisser et qui, sous le nom de code « NARVAL » et chaque fois que « *Denise a les yeux bleus* » à la B.B.C., accomplira une liaison en mer avec un sous-marin anglais avant que, le 23 décembre 1943, la Gestapo n'arrête sur les quais de Concarneau tout l'équipage qui sera déporté au sinistre camp de MAUTHAUSEN.

Fin 1943, des résistants transportent au château d'eau de Pont-l'Abbé, pour le compte de « Libé-Nord », deux camions d'armes et de munitions, parachutées près de la forêt du Cranou. Cette opération est contrôlée par le **Colonel BERTHAUD**, dont la famille est repliée à Pont-l'Abbé. Progressivement, la Résistance se structure dans divers mouvements et réseaux. Sont actifs dans le canton: les mouvements « Libération-Nord », dont le groupe originel s'est constitué autour de quelques instituteurs de Pont-l'Abbé, « Vengeance », commandé régionalement par les frères **DUPOUY**, jusqu'à leur déportation en Allemagne d'où ils ne reviendront pas, les F.T.P.F. rangés autour de **Daniel TRELLU** (futur Colonel CHEVALIER) et qui vont fournir des résistants au maquis de Spézet.

Un fait très grave : l'arrivée à Pont-l'Abbé, début 1944, d'un régiment essentiellement caucasien. La situation devient tendue... L'ennemi rendu nerveux par ses dures défaites et la prescience du grand débarquement allié, sait par ailleurs que la Résistance se renforce. Des coups de main l'avertissent que les « terroristes » guettent le moment de la lutte armée. Dans le canton, le groupe « Vengeance » est décimé. Plusieurs de ses membres sont déportés en Allemagne. Un peu plus tard, de féroces représailles vont faire de Plobannalec-Lesconil et de l'Île-Tudy deux bourgades martyres.

Le 6 juin 1944, un fort groupement F.T.P.F. occupe prématurément Plomeur, y fait quatre prisonniers ennemis qui sont conduits et internés à Plonivel. Ils vont être libérés par les Allemands alertés et renseignés, le 9 juin. Ce jour-là, les deux frères VOLANT sont abattus, et une série de rafles impitoyables, jusqu'au 19 juin, va terrifier la population. 38 jeunes hommes sont arrêtés, dont 16 sont fusillés à la Torche, en Plomeur, du 15 au 13 juin. Un autre est fusillé au Collège St-Gabriel, tout comme un otage de Plomeur, son Maire, **Louis MEHU**. Deux des déportés du camp de Dura vont y périr. Au total, vingt-huit de ses enfants vont s'inscrire au martyrologe de Lesconil.

Dans la même période, la population de l'Île-Tudy est plongée dans le malheur. Tout s'est mis en place le 2 février 1944 avec l'opération « Dalia » au cœur de laquelle se trouve **Yves LE HENAFF** (« Fanfan »). Dans la nuit sombre et venteuse, une pinasse noire, assez ancienne, le « Jouet des Flots », mouillée devant la Grande Grève de l'Île-Tudy, reçoit sa cargaison amenée par quatre marins-pêcheurs : au total 32 hommes dont 26 doivent être conduits au large de l'Île de Sein pour y être embarqués sur un escorteur britannique qui les transportera en Angleterre. Parmi eux, deux personnalités éminentes de la Résistance: **Pierre BROSSOLETTE** et **Emile BOLLAERT** qui rentrent à Londres, porteurs de messages importants destinés au Général de Gaulle; de même le futur Général JOUHAUD ; d'autres notabilités françaises ou anglaises, et 10 aviateurs alliés tombés sur notre territoire ou même à l'étranger et qui doivent reprendre le combat. La mer est forte, surtout après Penmarc'h, et dès le début la quille a talonné la roche. A mi-chemin de Sein, le bateau fait eau et la situation s'aggrave: le moteur est noyé tandis que l'on s'approche de la dangereuse Chaussée de Sein. La voile est montée, mais emportée par le vent. Grâce à un matelot courageux, une drisse est passée en haut du mât, ce qui permet de conduire le « Jouet des Flots » dans les rochers des accores de Plogoff, à Feunteun an Aod. Le débarquement est dramatique mais réussi... et le « Jouet des Flots » vite disloqué, coule. L'accueil de Plogoff est chaud, mais il faut vite se disperser. Treize résistants sont arrêtés par les Allemands soupçonneux, dont **Brossolette, Bollaert, Yves Le Hénaff**, seul **Bollaert** survivra à la guerre.

Plusieurs mois plus tard, trois marins-pêcheurs de l'Île-Tudy sont pris dans une vaste rafle à Combrit et Plomelin, le 19 juin. Deux d'entre eux ne reviendront pas. Le lendemain, avant l'aube, une rafle implacable s'abat sur l'Île-Tudy où presque tous les jeunes résistants sont arrêtés. Ils vont rejoindre le camp de concentration de DORA, pour un cruel destin. Seize victimes, c'est énorme pour la petite commune de l'Île-Tudy. Parmi eux, deux avaient participé au dernier voyage du « Jouet des Flots ».

Les autres communes du canton ont été relativement épargnées (Pont-l'Abbé comptera 8 fusillés ou déportés).

Beaucoup ont survécu grâce au patriotisme de notre population, et spécialement des paysans, qui ont abrité le maquis. Grâce aux mairies où la Résistance fut presque de règle.

Après que les Allemands en fuite aient fait sauter des munitions dans un train en gare de Pont-l'Abbé, comme dans un camion près du Château, la Pays Bigouden est libéré.

Deux bataillons F.F.I. apparaissent: le « Bataillon Bigouden » et le « Bataillon Antoine Volant ». Le Bataillon Bigouden a été rejoint par des déserteurs: 29 Russes, 3 aviateurs polonais et 3 Allemands. S'y insère une section de

Républicains espagnols. L'une de ces compagnies est recrutée à Plonéour, hors du canton de Pont-l'Abbé. Le 12 août, une action à Tréguennec coûte aux Allemands deux morts en combat et 72 prisonniers. A la mi-septembre, le Bataillon Bigouden participe au siège et la prise des casemates de Lézongar, à Audierne, faisant 60 prisonniers remis aux Américains, tandis que le Bataillon Antoine Volant est engagé dans la réduction de la poche de Crozon. De la fin du mois de septembre 1944 jusqu'au 8 mai 1945, chaque bataillon fournit une compagnie pour combattre sur le front de Lorient. La compagnie qui émane du Bataillon Bigouden y perd, entre autres, son capitaine, **Louis LE DREZEN**, tombé en opération.

D'autres des nôtres combattent et parfois meurent dans d'autres unités, dont un dans la 1ère Armée. Notre canton bigouden a chèrement payé son patriotisme.

Louis LE CORRE.

40e ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION :

LA RÉSISTANCE ARMÉE À SES DÉBUTS EN PAYS BIGOUDEN, LE RÉCIT DE GUILLAUME BODÉRÉ



Guillaume Bodéré

(« LE TRAVAILLEUR BIGOUDEN » 2e trim 1985)

Dans son dernier numéro, le T.B. a rendu hommage aux Fusillés de Poulguen. Poursuivant notre rappel historique, notamment à l'intention des jeunes qui n'ont pas vécu cette période, nous évoquons aujourd'hui les débuts de la lutte armée contre l'occupant dans le pays bigouden, notamment à travers le récit que nous en a fait notre camarade Guillaume Bodéré.

L 'INVASION. LA DEBACLE

1939, la guerre, 1940, l'invasion et la débâcle dans la confusion la plus totale, l'abandon sans combat, à l'ennemi, du sol national, le départ pour l'Angleterre à bord du « Président Théodore Tissier » et l'arrivée à Falmouth.

Après Mers-el-Kébir, les autorités britanniques saisissent le navire et internent son équipage au camp d'Aintrée près de Liverpool. Un officier anglais, venu nous endoctriner, nous exhorte à oublier notre pays, nos familles; nous apprendrons l'anglais, nous aurons une identité anglaise, nous serons des Anglais à part entière. Sinon, nous serons rapatriés à nos risques et périls.

J'ai compris: ce qu'on nous demande, c'est le reniement de ce qui nous est le plus cher au monde. Ma décision est prise: je rentrerai en France. Je verrai alors quelle ligne de conduite adopter.

RETOUR EN FRANCE

Je reprends le commandement de mon bateau « Vers le Destin ». En mars au retour des Glénan, une vedette allemande nous prend en chasse. Nous mettons plein gaz mais nous sommes rejoints, face au port de Lesconil.

Conduits au bureau de la Gast (bureau de la douane allemande) nous y demeurons plusieurs heures. Enfin, les douaniers allemands nous apprennent que notre rôle est à la Gast de Concarneau où nous pouvons aller le retirer, ce qui, aller-retour, fait plus de 100 kilomètres à vélo, le seul moyen de transport. Ce premier accrochage avec l'occupant est suivi d'un autre peu après. J'ai voulu soustraire aux pillards hitlériens une partie de ma pêche pour l'écouler au sein de la population, ainsi que je l'ai fait jusqu'ici. Mais, cette fois, un contrôle strict me contraint à la livrer toute entière aux Allemands.

LE « CONTACT »

Aussi, lorsqu'en avril 1941, Jean Le COZ, menuisier et militant communiste, prend le contact avec moi, il trouve en moi un homme tout disposé à prendre sa place dans la Résistance. Et me voici diffusant avec ce camarade des tracts qui appellent la population à lutter contre l'envahisseur. Cette activité toute nouvelle en ce qui me concerne, ne cessera d'ici la victoire. Peu avant, le 14 juillet 1941, Jean Le COZ suggère de faire sauter à la bombe le château de Men Meur où s'est installé le P C de la garnison. Mais la puissance de la bombe me semble douteuse et trop hasardeux le plan de l'attaque qui doit s'exécuter par la mer, donc à découvert. Finalement, le projet sera abandonné.

PREMIÈRE MISSION IMPORTANTE

Entre-temps, j'adhère au Parti Communiste, la seule force organisée qui mène à ce moment, dans la région bigoudène, le combat patriotique contre l'opresseur. Jean-Désiré LARNICOL qui en est le dirigeant local, m'apprend qu'une fourniture d'armes et d'explosifs pour les F.T.P est en cours. Il me demande si j'accepte d'aller prendre ce matériel et, sur mon accord, il me précise que je devrai me rendre aux Glénan où il est immergé et l'amener au Guilvinec.

Ce n'est pas si simple. Sur tout le littoral, nombreux sont les postes allemands de contrôle et d'autant plus redoutables qu'ils reçoivent de la gendarmerie et de la police de Vichy, une aide des plus efficaces.

NAUFRAGE

Malheureusement, le 22 mai 1942, au retour des GLENAN par forte tempête du Sud et une mer démontée, nous faisons naufrage à huit milles de Lesconil. Mon homme d'équipage et beau-frère, Louis GUEGUEN se noie et le bateau sombre. Par chance deux heures plus tard, je suis repêché et hissé dans leur canot par deux pêcheurs de Lesconil : Joseph LARNICOIL et son frère Bastien. Mais tout est à reprendre. Quelque temps plus tard, j'embarque à bord de l'« Entre-Nous » patron Jean BAUDRY, que je sais communiste. Ma confiance en lui est grande. Toutefois, je dois m'assurer, avec la prudence nécessaire, s'il consentirait à m'assister dans ma mission. Ce que je fais en lui demandant s'il ne pourrait m'accompagner pour récupérer, au Fort Cigogne, diverses affaires que j'y avais entreposées au moment de la déclaration de la guerre. Sur son acceptation et m'enhardissant, je lui expose clairement l'objet de la « promenade ». Il n'y a aucune hésitation chez Jean BAUDRY, je puis entièrement compter sur lui, bien que, tout comme moi, il sache parfaitement le sort réservé par l'ennemi aux auteurs de tels actes.

Nous convenons alors de partir un samedi, afin de laisser complètement hors de cause les deux autres membres de l'équipage.

OPÉRATION » CONTAINERS ».

Donc, un samedi d'août 1942, après nos adieux à la famille, nous mettons le cap sur les GLENAN. Dans la soirée, nous sommes à l'île Saint-Nicolas et faisons viser notre laissez-passer par les deux Allemands de service.

Les îles DRENEC et PENFRET étant occupées, nous mouillons à FORT-CIGOGNE vers 21 heures. Nous repérons une annexe nécessaire à la réussite de notre opération décidée pour la nuit même. Nous amarrons notre bateau à la chaîne d'un pêcheur de LOCTUDY que nous savons sur le continent et faisons le simulacre d'aller nous coucher.

Dès la nuit sombre nous sommes debout.

La chaîne descend silencieusement dans l'annexe qui fend la mer, sous la poussée des avirons, en direction de la zone nord des îles. La mer est calme, le vent faible. Une heure plus tard. Il est minuit – nous sommes sur les coordonnées.

Soudain, éclatante, une fusée verte illumine la mer à l'instant où nous embarquons les explosifs. Instantanément nous nous aplatissons dans le fond de l'embarcation avec le sentiment d'avoir été repérés et dans l'attente d'une rafale de mitrailleuse... Cependant le poste de PENFRET reste muet. .

Nous reprenons notre travail avec ardeur en passant aux containers particulièrement pesants. Le retour s'effectue, toujours à l'aviron, mais avec vent arrière et c'est harassé qu'à Fort Cigogne nous nous affalons à notre bord, vers les quatre heures. Il était temps, les premiers pêcheurs s'affairent quelques instants plus tard autour de leurs barques. Il est six heures lorsque, à notre tour, et pour donner le change nous embarquons divers engins de pêche avant de reprendre, par un temps bouché, la direction de Guilvinec, la précieuse cargaison à notre bord.

MINUTES ANGOISSANTES

Il est convenu que BAUDRY restera sur le bateau à l'arrivée tandis que je monterai sur la digue pour faire viser l'Ausweis par la Gest.

Si l'Allemand chargé du contrôle de la cargaison en découvre la nature, BAUDRY l'abattra, me chargeant, quant à moi, de régler le sort des occupants de la guérite. Nous sommes bien décidés à vendre chèrement notre peau.

Trois Allemands se trouvent sur le môle à notre entrée au port.

Au début tout se passe bien. Un douanier allemand descend l'échelle que moi-même je remonte plus vite, et je lui demande si c'est lui qui descend ou s'il me laisse monter. Il n'insiste pas, remonte et m'accompagne au poste où l'Ausweis m'est signé. Le contrôleur reste avec ses collègues quand je regagne mon bord. Tout marche on ne peut mieux.

Le navire mouillé, je me procure une charrette et un cheval pour transporter le matériel. Mais il est si lourd qu'une fois la charrette chargée, « Mousse » le cheval, refuse de démarrer. C'est angoissant; les encouragements, les menaces n'agissent pas sur la pauvre bête. De nombreux promeneurs flânent au long de ce quai ce dimanche et ce n'est guère le moment d'éveiller leur curiosité. Dans un sursaut patriotique, « Mousse » se décide, s'arc-boute et tire le chargement qui, enfin, s'ébranle.

CHAUDE ALERTE

Peu après, armes et explosifs sont planqués à mon domicile. Quelques jours plus tard, trois camarades désignés par la Direction Inter-région viendront les prendre. Au moment de ce transfert, la voiture de ces camarades étant déjà chargée et stationnant devant ma porte avec ses passagers, plusieurs voitures de la Gestapo et de la police de Vichy

passent en trombe, se rendant à Léchiagat. On apprend peu après que des perquisitions ont été faites chez J.-D. LARNICOL, J. LE COZ, L. HENOT, J. QUINIOU, vainement d'ailleurs.

ARRESTATIONS

Il en fut tout autrement un mois plus tard, à la suite de révélations faites, après torture, par un résistant de LANRIEC. Ces révélations furent à l'origine d'une vaste opération policière conduite par le Commissaire SOUTIF, chef du Service des Renseignements Généraux à Quimper, et les commissaires de police mobile MITAINE William et MOREAU Jacques.

De nombreuses arrestations furent opérées à PONT-L'ABBE, CONCARNEAU, LECHIAGAT.

Ma femme fut arrêtée le 30 septembre 1942. Elle subira un emprisonnement de deux ans qui compromit gravement son état de santé.

LA FIN D'UN HEROS

Prévenu à temps, je réussis à prendre le large; je menai dès lors l'existence du militant clandestin. Jean BAUDRY n'eut pas cette chance. Il était en mer au moment des arrestations et l'on ne put le prévenir; il fut cueilli à son arrivée. Après un an et demi de cachot, les Hitlériens le fusillèrent le 5 avril 1944 au Mont- Valérien. Il mourut avec un grand courage.

Ses dernières pensées sont exprimées dans sa dernière lettre à sa femme et à sa fille Michèle.

TOUTE SIMPLE ET TENDRE. LA DERNIERE LETTRE D'UN HEROS

Fresnes, le 5 avril 1944,

Chères femme et enfant,

Je me mets à t'écrire quelques lignes pour te dire que je vais te quitter pour toujours. Je te souhaite une bonne vie, longue et heureuse, avec notre chère petite fille Michèle. Je vous envoie mes dernier baisers de loin à tous deux .Mes dernières pensées sont pour vous deux et je sens qu'elles vous feront du bien... Adieu.

Je vous dis, chères femme et enfant, Je vais mourir en pensant à vous. Je te dis aussi bon courage afin d'élever notre petite Michèle. Je termine. De tout mon cœur, je t'embrasse une dernière fois...

Je te dis aussi de ne pas faire de dépenses pour moi. Garde tes sous pour élever notre enfant.

Jean.

N.D.L.R (du TB) : Qu'il nous soit permis, à l'occasion de cette évocation, de souligner le rôle de tout premier plan que joue dans l'organisation de la Résistance en Pays bigouden notre camarade Jean-Désiré LARNICOL, ancien maire de TREFFIAGAT-LECHIAGAT, ancien conseiller général du canton de Pont-L Abbé et qui fut, de longues années durant, secrétaire de notre Section du P.C.F.

L'importance de ce rôle apparaît clairement dans le rapport d'enquête des commissaires de police mobile MITAINE William et MOREAU Jacques, et du commissaire de la police nationale SOUTIF, chef du Service des Renseignements généraux durant l'occupation :

Dans ce rapport, dans la catégorie des » individus en fuite et charges à leur rencontre », nous trouvons :

-LARNICOL Désiré, né le 28 septembre 1909 à Treffiat. Ex-maire de cette localité. organisateur de l'expédition des containers aux Iles Glénan et âme du Parti communiste dans la région de Pont-l'Abbé,,

-BODERE Guillaume, né le 3 mai 1906 à ST-JEAN-TROLIMON marin-pêcheur domicilié à Tréffiagat, en fuite depuis le 30 septembre. Il a aidé Baudry dans l'expédition des « containers » et les a cachés à son domicile. Signalement diffusé,

A noter d'ailleurs que par notes du Ministère de l'Intérieur, Direction générale de la Police nationale (diffusion n° 64 du 9 octobre 1942 et n° 67 du 19 octobre 1942 entre autres, un avis de recherche concernant nos deux camarades était diffusé dans toute la France avec la mention « En cas de découverte. procéder arrestation et aviser 13e Brigade P.J à Rennes ».

Saint-Gabriel sous l'Occupation

Les rafles de Plomeur, Plobannalec et l'Ile-Tudy.

Les exécutions de la Torche

Par Alain Le Grand « Le Finistère dans la Guerre –1939.1945 ». G.M.Thomas et A. Le Grand (Éditions de la Cité, Brest)

L'ECOLE SAINT-GABRIEL.

Sise en la ville de Pont-l' Abbé, Saint-Gab', comme on l'appelle familièrement, est une école catholique tenue par les Frères enseignants de Saint-Gabriel.

La maison porte sur sa façade l'année de sa construction : 1899. C'est plus précisément un ensemble constitué par un bâtiment central de deux étages avec un comble mansardé, complété par deux ailes en prolongement. Telle se présentait l'école Saint-Gabriel en 1939.

Les classes, les ateliers (Saint-Gab' est aussi une école technique) se trouvaient au rez-de-chaussée, les bureaux et les dortoirs aux étages. On y fait des agrandissements, mais l'aspect général de l'école reste le même, en face, dans la cour, se voit la chapelle avec son porche.

Les Allemands occupèrent Saint-Gabriel le 3 juillet 1940, vers les 2 heures du matin. Les premiers arrivants appartenaient à une section de cyclistes. Une Ortskommandantur s'y installa également dans le bâtiment central.

Le Directeur, M. Button, se réfugia dans le salon, puis à la conciergerie. A la rentrée scolaire d'octobre 1940, il fut remplacé par M. Le Bot, originaire de Plozévet. L'école, qui comptait quatre cent cinquante élèves à l'époque, fut transférée au patronage de la Jeanne d'Arc et dans l'ancien patronage où l'on aménagea des classes. Les professeurs et les pensionnaires logèrent dans la salle de danse Kerloc'h, rue Louis-Pasteur, et dans les bâtiments de l'ancienne biscuiterie des «Filets Bleus ». Ils dormaient sous les toits tapissés de papier-carton.

Les Allemands avaient laissé aux Frères la disposition du réfectoire de Saint-Gabriel. On pouvait voir les élèves et leurs professeurs franchir l'un des trois portails de la « caserne » à l'heure du déjeuner et du dîner.

Caserne et Kommandantur, l'école Saint-Gabriel ne connut la période tragique de son histoire qu'à la fin de l'Occupation.

Les Alliés avaient débarqué sur les plages normandes. Le Frère René JONCOUR note sur le cahier d'écolier qui est son journal personnel :

« 7 juin – Un groupe d'Allemands quitte Saint-Gabriel avec des charrettes réquisitionnées. » Il ajoute : « La Gestapo travaille. »

Les Allemands recherchaient en effet le Docteur JAOUEN. Ils l'avaient pratiquement sous la main puisqu'il se cachait dans une maison annexe de l'école. Le Frère JONCOUR, le seul qui sût conduire la camionnette à gazogène de l'établissement, l'emmena vers un nouvel asile, le presbytère de Plonéis.

Ce professeur aida également, avec l'autorisation de ses supérieurs, la famille d'un notaire menacée d'arrestation à quitter la ville de Pont-l'Abbé.

Le 8 juin, le Frère JONCOUR écrit :

« Le dernier groupe d'Allemands quitte Saint-Gab' Il est remplacé par des Russes blancs... peu intéressants. »

Ils appartenaient aux 3e et 4e Compagnies du 800e Bataillon de Caucasiens, placées sous les ordres du Capitaine Schuttenhelm qui avait son PC à Plomeur.

La 1re Compagnie, cantonnée à Saint-Gabriel, était commandée par le Lieutenant Panzer qui remplissait en outre les fonctions d'Ortskommandant. Il avait comme adjoint l'adjudant Schmidt.

Mais déjà la première manifestation hardie de révolte contre l'opresseur s'était déroulée à quelques kilomètres de la capitale bigoudène. C'était le commencement du drame.

ARRESTATION DU MAIRE DE PLOMEUR.

Le 6 juin, vers les 21 heures, Louis MEHU, maire de Plomeur, avait reçu la visite de deux soldats de l'armée allemande, d'origine russe, chargés d'apposer des affiches. Ceux-ci exigèrent qu'on leur procurât de la colle et qu'on désignât un employé municipal pour les assister dans leur mission. Le maire les invita à le suivre à la mairie où il leur fournit la matière demandée. Puis il prévint son secrétaire de mairie, Isidore LE GARO, d'accompagner les soldats.

En cours de route, Louis MEHU avait rencontré l'une de ses administrées à qui il avait fait part de ses appréhensions : la situation s'aggravait, les Allemands apposaient des affiches proclamant l'état de siège. Tandis que le maire regagnait son domicile, la ferme de Pratouar, son interlocutrice s'arrangeait pour prévenir le groupe de Résistants F.T.P. de PLOBANNALEC-LESCONIL.

Un peu avant minuit, on cogne de nouveau à la porte du maire. Cette fois, ce sont trois F.T.P., qui l'informent que les Résistants (ceux de Lesconil, assistés par éléments de Treffiagat, Guilvinec...) contrôlent le bourg de Plomeur.

Louis MÉHU, revenant avec eux au bourg, voit auprès de la mairie les deux soldats colleurs d'affiches désarmés et gardés à vue par une dizaine de Résistants. Il prend quelques dispositions et s'en retourne à sa ferme, très inquiet, au dire de son épouse, de la suite que pourrait comporter ce coup de main.

« Le maire est avec nous » auraient dit les Résistants à leurs camarades. Les prisonniers avaient probablement entendu ces paroles.

Deux soldats, d'origine allemande, sont encore kidnappés par la Résistance alors qu'ils traversent le bourg.

C'est ici qu'intervient le dénommé PIKING, lieutenant, adjoint au capitaine SCHUTTENHELM, chef du détachement de Russes mercenaires qui cantonne au village de Beuzec-Cap-Caval en Plomeur, où il est arrivé quelques semaines auparavant

PIKING s'est présenté au café KERVÉVANT pour y réquisitionner une chambre. Entré avec son cheval dans la maison, il a, au comptoir, commandé une bolée de cidre pour la donner à boire à la bête. Puis on l'a vu promener son arrogance sur son inséparable cheval blanc et les gens l'ont surnommé « Paotr ar marc'h gwen » (l'homme au cheval blanc).

Mis au courant de la disparition de ses soldats et de la lacération des quelques affiches apposées à Plomeur, PIKING surgit devant le maire et lui intime l'ordre de le suivre à la mairie, et le met en état d'arrestation.

Au reste, le général DUVERT, commandant la division, a donné l'ordre de rechercher les soldats disparus par « tous les moyens disponibles ». Le capitaine SCHUITENHELM est chargé de cette opération, en liaison avec le Geheime Feldpolizei (prévôté) représentée par les dénommés JORDAN et PFALHER, interrogateurs, et deux feldgendarmen (1).

Rafle à Plomeur.

Le 7 juin, aux environs de 14 heures, les Allemands font une rafle à Plomeur. Une vingtaine d'hommes, surpris dans leurs occupations journalières, sont appréhendés et contraints de s'aligner devant le presbytère, au bourg.

On prétend qu'ils auraient été fusillés sans l'intervention des gendarmes de la brigade de Guilvinec. Ils ont donc la vie sauve, mais sept d'entre eux : René LARNICOL, Laurent LE BEC, Pierre LE BLÉIS, cultivateurs, Antoine CHARLOT, marin-pêcheur, Georges GOYAT, forgeron, Louis TOULEMONT, boulanger, et François MOULIN, instituteur, sont retenus comme otages et emmenés, ainsi que le maire de Plomeur, à Beuzec-Cap-Caval où les Allemands les enferment dans une écurie dépendant de la petite ferme de Vengam.

Le propriétaire des lieux, Henri POUILLÉLAOUEN, cherchera plusieurs fois à communiquer avec les captifs, mais une sentinelle veille continuellement devant la porte du local.

Extraits de leur « prison » on les conduit au bureau de PIKING. Au retour d'un interrogatoire, Mme MÉHU, qui attendait sur le bord du chemin, peut voir son mari. Le maire de Plomeur murmure en passant devant elle: « Ça ne va pas mieux. »

Du côté des Allemands, le but de cette première opération doit être atteint, s'il s'agit de créer parmi la population de la région un climat de crainte favorable à la poursuite de l'enquête.

En fait de résultats immédiats, ils n'ont découvert qu'un masque à gaz, jeté dans un champ et ayant appartenu à l'un des soldats emmenés par la Résistance. Mais ils ont appris « par des civils » que les disparus « se trouvaient cachés près de la chapelle » (2).

Les Résistants se sont en effet, peu après leur coup de main, repliés sur Plobannaec où ils gardent leurs prisonniers dans le presbytère de l'ancienne paroisse de Plonivel, vieille maison inhabitée propriété de la famille BONNOURE.

Trois F.T.P. parmi les plus âgés interviennent auprès de leurs camarades de Plonivel pour leur représenter la menace qui pèse sur les otages de Plomeur tant que l'ennemi ne connaîtra pas le sort des disparus.

Arrestations.

Cependant, aucune décision n'a été prise au moment où les Allemands s'apprêtent à frapper un grand coup à Plobannaec.

Le 8 juin dans la matinée, le lieutenant PANZER vient à Plobannaec. Il rencontre Willi BARTEL, chef de la « Gast » (poste de douane), et lui annonce qu'une action va avoir lieu le lendemain, dirigée contre les « terroristes ». Il attend de la « Gast » qu'elle travaille en coopération avec la troupe et veille à ce qu'aucun bateau ne quitte le port. Il précise que le dénommé Otto KNUTTEL, assistant auxiliaire des Douanes (inscrit au Parti national-socialiste depuis 1938 et qui sert plus ou moins d'indicateur à la police allemande), doit être prêt à remplir les fonctions d'interprète pour les interrogatoires (3).

Le 9 juin, à l'aube, la troupe encercle les fermes de Brézéan, où une partie des Résistants s'est établie. Elle capture ainsi: Corentin BÉCHENNEC, Georges DONNART, Corentin DURAND, Lucien DRÉAU marins-pêcheurs, Louis LARNICOL, instituteur public, Joseph TRÉBERN, marin-pêcheur, et Emile STÉPHAN, hôtelier. L'un d'eux avait sur lui un petit fanion et quelques cartouches. Il déclara les avoir trouvés (4). Ils sont incarcérés à la « caserne » Saint-Gabriel transformée en prison.

Le matin de ce même jour, les Allemands ont procédé à des « contrôles » au bourg de Plomeur, rempli de camions et de soldats. Julien DURAND dit « Joachim », mécanicien à Treffiagat, qui a fait un crochet par là pour se rendre à son lieu de travail à Pont-l'Abbé, Marcel GARREC, ouvrier à Plomeur, Jean BUANNIC, ouvrier pâtissier, et Yves QUEFFÉLEC de Penmarc'h, sont interpellés. Ils vont être relâchés quand un Allemand arrive, porteur de tracts de la Résistance : BUANNIC, du mouvement « Libération-Nord » s'en est débarrassé rapidement en les jetant dans les W.-C. de la maison SÉNÉCHAL

Les quatre hommes subissent un interrogatoire au cours duquel ils sont très brutalement frappés. Les Allemands qui cherchent à se renseigner sur la personne de Georges LE NOURS, Résistant de Plomeur, s'acharnent plus spécialement sur Marcel GARREC. Puis on les embarque dans l'un des camions qui prend la direction de Pont-l'Abbé et ils se retrouvent à Saint-Gabriel. Arrêté et conduit aussi à Saint-Gabriel le secrétaire de mairie, Isidore LE GARO qui, avait dû, le 6 juin, suivre les deux soldats chargés d'apposer des affiches à Plomeur et faits prisonniers par les patriotes.

Rafle à Plobannalec.

Dans l'après-midi, aux alentours de 15 heures, plusieurs véhicules chargés de soldats arrivent à Plobannalec où les Allemands entreprennent immédiatement de cerner le presbytère de Plonivel.

Il y a seulement quelques minutes que le groupe de F.T.P. de Plonivel a regagné le «maquis». La nuit précédente, vers les 2 heures du matin, la garde des prisonniers a été confiée à Pierre COSSEC, dit « Pierrot », marin-pêcheur, et au jeune Yves BIGER, âgé de 16 ans. Un autre Résistant, Jean- Marie CADIOU, les a rejoints.

Les soldats enfermés dans l'ancienne maison du curé, les deux hommes et leur jeune camarade ont entrepris dans la matinée, selon les instructions reçues de creuser, une fosse derrière un talus, à cinquante mètres environ du vieux presbytère, dans laquelle doivent être enterrés les prisonniers, car il est question de les faire disparaître éventuellement.

Les Résistants auraient-ils exécuté leur dessein ? C'est possible tant était grande, à l'époque, la haine à l'égard des Allemands, « assassins de patriotes ». Mais les prisonniers ne mourront pas. Ils pourront témoigner contre leurs gardiens.

Les soldats en s'approchant de l'ancienne demeure paroissiale essuient des coups de feu. Une balle traverse la casquette du lieutenant PANZER (5) qui dirige l'opération. Mais les F. T.P. de Plobannalec n'ont, en tout et pour tout, qu'une mitraillette et deux revolvers. Ils doivent capituler immédiatement.

Un Résistant tente de fuir. C'est Antoine VOLANT abattu au lieu-dit « Kervéol ». Son frère Yves mortellement blessé meurt peu après son transfert à Pont-l'Abbé. Il a essayé lui aussi de s'échapper en traversant l'anse du Stéir. Quant aux autres patriotes, pris dans l'ancien presbytère, ce sont Pierre DANIEL, Pierre QUÉMÉNEUR et Ange TRÉBERN.

Les deux Allemands et leurs deux compagnons caucasiens recouvrent la liberté, et avant de quitter les lieux, ils incendient le nid de « terroristes », le vieux presbytère de Plonivel.

Quant à Pierre COSSEC, Jean-Marie CADIOU, marins-pêcheurs et Yves BIGER étudiant, occupés au creusement d'une fosse au début de l'intervention des Allemands, ils voient un groupe de huit soldats armés passer très près d'eux. Yves BIGER, qui veut se rapprocher du presbytère malgré les injonctions de ses compagnons est capturé.

Pierre COSSEC et Jean-Marie CADIOU décident de fuir dans des directions différentes. Jean-Marie CADIOU est pris.

Ce même jour les Allemands ont encore arrêté plusieurs personnes de la commune: Sébastien BARGAIN, Thomas CASTRIC, marins-pêcheurs, Ernest LE DONCHE, coiffeur, Lucien DURAND, marin-pêcheur, François LE BEC, hôtelier, Yves LE BRUN, Alphonse et Louis PRIMOT, marins-pêcheurs, Nicolas STÉPHAN et son fils Pierre, hôteliers.

Et le frère JONCOUR, professeur à Saint-Gabriel, note dans son journal :

« 9 juin – Rafle à Lesconil – Une quinzaine d'hommes de pris Tout le monde doit rentrer à 21 heures. – Patrouilles – Panique un peu partout.

« 10 juin – Défense de circuler à vélo et en voiture à partir de midi et tout le monde doit être rentré à 19 heures. »

Aux environs de cette date, le maire de Plomeur est amené de Vengam Beuzec-Cap-Caval à la « prison » Saint-Gabriel. M. René JONCOUR, témoin de son arrivée par la rue des Cloutiers, voit encore Louis MÉHU dans un chariot hippomobile, assis entre deux soldats, vis-à-vis, tenant leur fusil entre les jambes.

Condamnés à mort ou à la déportation.

Autre événement plus dramatique encore de cette journée: à Saint-Gabriel, neuf patriotes s'entendent condamner à la peine de mort par le Tribunal militaire allemand de la Feldkommandantur, siégeant sous la présidence du général DUVERT, commandant la 265e division, dans la salle « Saint-Louis » dont les murs sont tendus de draperies rouges pour la circonstance. Il s'agit de: Corentin BÉCHENNEC, Corentin DURAND, Georges DONNART, Joseph TRÉBERN, arrêtés la veille à Brézean, Plobannalec, Yves BIGER, Jean-Marie CADIOU, Pierre DANIEL, Pierre QUÉMÉNEUR, Ange TRÉBERN, pris à Plonivel.

Le 12 juin, au matin, les Allemands font une nouvelle rafle à Plobannalec-Lesconil appréhendant toutes les personnes du sexe masculin dans la rue ou chez elles, et dirigées sur l'usine Maingourd, casernement de la « Gast ».

« Les Français rassemblés dans la cour sont triés », puis conduits au bureau « selon les indications portées sur une liste possédées par JORDAN et PFALHER (de la Geheime Feldpolizei). Classés soit dans un groupe de droite, soit dans un groupe de gauche. . . Le groupe de gauche comprenait les Français contre qui aucune charge n'avait été retenue (6)

Les Allemands identifient six Résistants et les mettent en état d'arrestation : Etienne CARIOU, Corentin DIVANACH, Julien FAOU, Albert LARZUL, Armand PRIMOT, Prosper QUÉMÉNER. Ils les emmènent à Saint-Gabriel, de même que Jean COIC, étudiant, Daniel GENTRIC, Pierre LE MOIGNE, Sébastien NÉDÉLEC et d'autres habitants encore de la commune: Antoine BARGAIN, Nicolas BUANIC, Louis CADIOU, Mathieu COSSEC, marins-pêcheurs, Marcel GARREC, mécanicien, Emile et Marcel QUEFFÉLEC, marins-pêcheurs.

Onze jeunes gens prennent le chemin des camps de travail en Allemagne : Théodore BIGER décédé peu après son retour, Gabriel FAOU, Sébastien CAP, René DURAND, Gaston LUCAS, Jean KERHOM, Louis COSSEC, Louis LE PAPE, Jean PÉRÈS, Laurent LARZUL, tous marins-pêcheurs, Georges DACHY, réfugié du Nord.

Sébastien COSSEC marin-pêcheur, déjà détenu depuis plusieurs mois à la prison Saint-Charles à Quimper, soupçonné d'appartenir au groupe de F.T.P. de Lesconil, est ramené à Saint-Gabriel.

Nouvelles arrestations.

Les Allemands étendent la rafle à d'autres communes du canton.

A Léchiagat en Tréffiagat, ils arrêtent des jeunes gens : Xavier CRÉDOU, Henri DURAND, Jean GERME, Xavier DRÉZEN, Pierre GOARIN, Jean PENHOAT, Lucien POCHAT, marins-pêcheurs, Laurent LE CLÉACH, ouvrier, Ambroise PICHON, cultivateur, tous emmenés en Allemagne, au titre du Service du Travail Obligatoire, et Ernest MANDELBAUM, israélite d'origine roumaine, garçon de café, Albert POCHAT, Pierre TANNEAU, marins-pêcheurs, Résistants déportés dans des camps de concentration.

A Guilvinec également, il y a eu des arrestations lors de la rafle générale : Auguste BIGER, Pierre COIC, Georges LE FLOC'H marins-pêcheurs, des jeunes gens envoyés en Allemagne dans des camps de travail. Georges LE FLOC'H s'évade en sautant du train.

A Pont-l'Abbé, des Résistants tombent aux mains des Allemands: Jean PERRU, restaurateur à Loctudy, résistant du mouvement « Libération-Nord », recherché par l'occupant, Pierre COÏC et Aimé FIRMIN, jeune réfractaire du S. T.O.

A ce moment-là, une cinquantaine de prisonniers, occupent principalement deux anciens dortoirs des élèves, l'un « Saint-Louis », déjà cité, l'autre « Saint-Stanislas », situés respectivement au premier et au deuxième étage du bâtiment central. Ces salles contiennent en temps ordinaire une vingtaine de lits.

Julien DURAND, dit « Joachim », arrêté à Plomeur comme on le sait, nous donnera des détails sur son arrivée et sur son séjour à Saint-Gabriel : ligotés à l'aide d'une corde ou d'un câble électrique qui nous serrait les bras à la hauteur des biceps, les mains derrière le dos, les poignets liés par une cordelette ou un fil de fer, nous fûmes poussés (avec ses camarades de Plomeur), dans une ancienne salle de classe, parmi d'autres détenus. Nous apprîmes qu'ils venaient de Lesconil.

« De temps à autre, des officiers accompagnés d'un soldat que nous sûmes être l'un de ceux qui avaient été faits prisonniers par les patriotes, venaient nous interroger. Le soldat, qui reconnaissait certains de ces Résistants, disait lorsqu'on lui désignait un détenu: « Nicht terroriste » ou « terrorist », et les coups pleuvaient sur les malheureux. Ils saignaient abondamment de partout, poursuit Julien DURAND. J'ai souvent pensé depuis qu'ils n'auraient pas survécu à leurs blessures. »

« C'était l'été. Nous n'avions rien d'autre sur le dos qu'une chemisette. Les liens qui nous serraient les bras nous entraient dans la chair, provoquant parfois des cloques. C'était le cas de Marcel GARREC.

« Nous restâmes de longues heures debout. Quand l'un d'entre nous, épuisé, s'écroulait sur le plancher, les soldats l'obligeaient à se relever à coups de crosse.

« Mes compagnons et moi, classés « Nicht Terroristen », fûmes, enfin conduits dans une autre salle où nous trouvâmes d'autres internés, otages de Lesconil. Nous dormions sur la paille et nous avions le droit à un maigre repas par jour. »

Le 13 juin, les Allemands, considérant probablement qu'ils ont arrêté les principaux auteurs du coup de main sur Plomeur, relâchent les sept otages détenus à la ferme de Vengam, au village de Beuzec-Cap-Caval.

Toujours à l'affût de ce qui se passe à Saint-Gabriel, le frère JONCOUR écrit dans son journal « Monsieur le Directeur (M. LE BOT) fait parvenir à quelques prisonniers des colis apportés par leurs familles », grâce à un adjudant allemand qui accepta de les leur remettre.

M. JONCOUR vit encore son directeur, installé à une fenêtre, lancer des cigarettes à des gens enfermés dans le dortoir « Saint-Corentin » situé au premier étage de l'aile est. Leurs cas apparaissent moins graves, en regard de la loi de l'Occupant, que ceux des détenus des autres salles.

Puis il note: « On fait courir le bruit que deux prisonniers auraient été tués... »

Mort de deux patriotes.

Bruit fondé. Dans la nuit du 10 au 11 juin, semble-t-il, c'est-à-dire deux jours après son arrivée à la « prison », Louis LARNICOL, né le 18 octobre 1909 à Plobannalec, instituteur public en fonction dans le Morbihan, mais réfugié chez son oncle à Lesconil, et au nombre des F.T.P. arrêtés à Brézéan, est massacré par les Allemands. Il a eu, dit-on, un geste de rébellion contre ses geôliers.

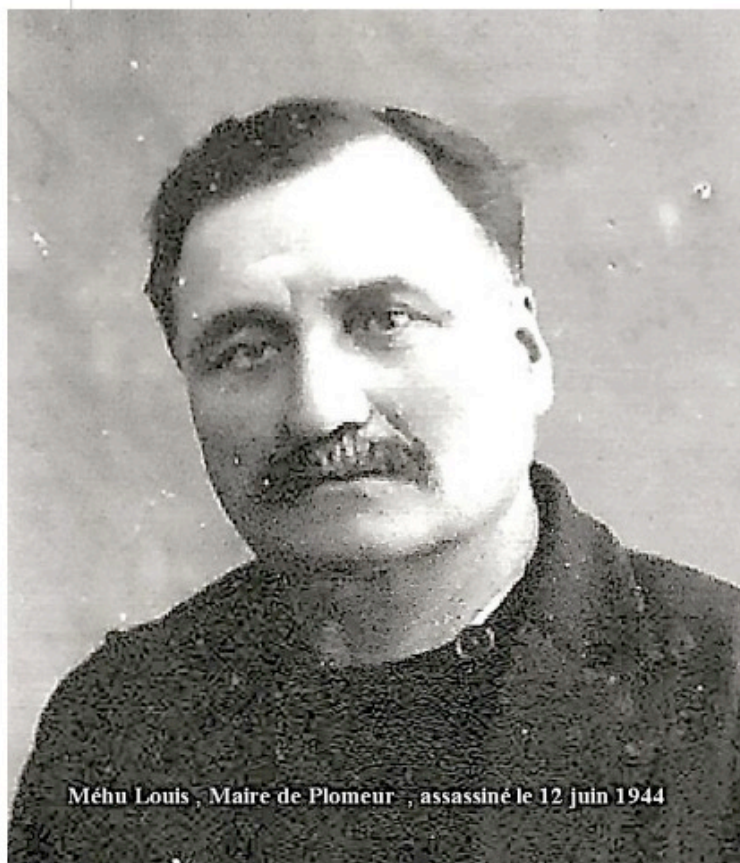
Des prisonniers ont entendu du bruit provenant d'une pièce au deuxième étage de la maison, puis un cri.

Quant au maire de Plomeur, on l'exécute probablement le lendemain, 12 juin. Deux jours après, alors que les professeurs de Saint-Gabriel viennent d'être requis, eux aussi, par les Allemands pour faire des travaux de terrassement, M. JONCOUR a confirmation de la triste nouvelle de la mort de Louis MÉHU :

« On apprend, écrit-il, que le maire de Plomeur a été fusillé dans un dortoir. » Cette exécution dans une chambre ressemble bien à un assassinat. Après la Libération, on relèvera des traces de balles dans le mur du dortoir « Saint-Stanislas » et l'on verra longtemps, à l'entrée de ladite salle, une tache sombre dans le parquet imprégné du sang de la victime.

Ainsi est mort un brave homme: Louis MÉHU, né le 17 février 1884 à Saint Jean- Trolimon. Il n'appartenait pas à la Résistance, mais il remplissait ses fonctions de maire au mieux de ce qu'il pensait être les intérêts de la commune et de ses administrés, dans les conditions difficiles que l'on sait, c'est-à-dire en butte aux exigences de l'Occupant et de l'Administration de Vichy.

D'ailleurs, ce ne pouvait être qu'un homme bon et un pacifiste que ce maire de Plomeur qui composa au front, le 21 avril 1916, cette chanson, sur l'air de « Caroline », dédiée à son épouse, Marie-Louise LE CORRE : « car maudite soit la guerre... »



Méhu Louis, Maire de Plomeur, assassiné le 12 juin 1944

« ... Car maudite soit la guerre
 Et hautement détesté
 Celui qui pour la faire
 S'est le premier décidé.
 Car ma foi sur cette terre
 Où Dieu nous a placés,
 Nous devrions être frères
 Et toujours unis.
 Très aimables,
 Charitables,
 Secourant les malheureux,
 Aimant les siens,
 Faisant le bien,
 C'est la façon d'être heureux... »

Les exécutions de la Torche.

Le 15 juin, les neuf patriotes condamnés à mort sont passés par les armes sur la dune de la Torche en Plomeur.

Au soir d'une journée de printemps, ces marins de Lesconil ont l'ultime vision de la palud de Tronoën et de la mer qui roule ses galets de la baie d'Audierne.

Les 15 et jours suivants, une trentaine de prisonniers quittent Saint-Gabriel. Pour les uns, c'est la liberté ; pour les autres, par exemple Maurice STÉPHAN dont nous reparlerons, c'est le centre d'hébergement en vue du Travail Obligatoire en Allemagne. Quelques-uns en réchapperont grâce à des complicités diverses.

Pour d'autres encore, c'est la prison Saint-Charles à Kerfeunteun-Quimper : Sébastien COSSEC et Pierre LE MOIGNE (hospitalisés par la suite), Jean PERRU (de Loctudy), Emile et Marcel QUEFFÉLEC, Louis VOLANT, délivrés les uns le 4 août, les autres le 8 ; Jean COÏC, Lucien DRÉAU, Daniel GENTRIC, Sébastien NÉDÉLEC, Emile STÉPHAN, transférés plus tard à Fresnes et libérés le 18 août à Paris lors d'un échange de prisonniers avec les Allemands, réalisé par l'intermédiaire de la Croix-Rouge française; Antoine BUANIC (de Plobannalec), Ernest MANDELBAUM, Albert POCHAT et Pierre TANNEAU (de Treffiagat), Isidore LE GARO (de Plomeur), envoyés au camp de concentration et morts à Buchenwald (BUANIC et POCHAT), Auschwitz (MANDELBAUM) et Neuengamme (TANNEAU et LE GARO).

Antoine BUANIC et Maurice STÉPHAN arrêtés le 19 juin à Lesconil, appartenaient à l'équipage du bateau de pêche « Virginie-Hériot » qui relâchait au Croisic au moment des grandes rafles de Plobannalec. La « Gast » attendait leur retour car leurs noms figuraient sur la liste des Résistants que la Geheime Feldpolizei avait établi. L'assistant auxiliaire Otto KNUTTEL, chanteur dans le civil à Francfort-sur-le-Mein, avait été chargé de les amener à Saint-Gabriel.

La série des arrestations, à peine close dans l'affaire de Plomeur-Plobannalec, les Allemands sont appelés à opérer sur un autre point du canton.

Une escarmouche a eu lieu à Combrit, près du village de Corroac'h entre un petit détachement et un groupe de Résistants F. T.P (Francs-Tireurs et Partisans).

Le 18 juin, les Allemands déclenchent une rafle dans la commune, appréhendent plusieurs jeunes gens, et ne retiennent cependant qu'un seul: Louis GARIN, réfractaire au S. T.O. qui, de la « prison » Saint-Gabriel, est dirigé sur l'Allemagne où il mourra.

A l'Ile- Tudy.

Le 19 juin, une patrouille surprend trois Résistants du groupe

« Libération-Nord » de l'Ile-Tudy : François COUPA, Jean DENIC et Maurice VOLANT, marins-pêcheurs.

Le lendemain, vers les 8 heures du matin, les Allemands font une rafle à l'Ile-Tudy. Ils mettent en arrestation douze autres Résistants, du même groupe. Dont ils ont les noms : Grégoire COUPA, Eugène CRATÈS, Georges et Pierre GOASDOUÉ, Aimé GUÉGUEN, François GUINVARCH, Gilbert LE BRIS et Marcel PERRIN, tous marins-pêcheurs; Joseph CLUYOU, Pierre DIQUÉLOU, Edgar et Jean GUINVARCH, seconds-maîtres de la Marine nationale en «congé d'armistice ».

Conduits à Saint-Gabriel, ceux-ci y restent deux jours avant d'être transférés à la prison Saint-Charles, où ils sont martyrisés, plus particulièrement Eugène CRATÈS et Edgar-Félix GUINVARCH, chef du groupe. Puis ils connaissent l'emprisonnement à Fresnes avant d'être déportés à Dora et Buchenwald. Treize d'entre eux (sur quinze) sont morts dans ces camps de concentration. Un seul rescapé : Pierre GOASDOUÉ, dit « Pierrot ».

A Plomeur, Mme MÉHU, épouse du défunt maire, a encore reçu la visite du lieutenant PIKING et de ses soldats. Ils ont perquisitionné sa ferme pendant qu'on l'obligeait à rester « le dos au mur » sous la menace d'être fusillée et de voir sa maison sauter. Une caisse de fer contenant de la dynamite, oubliée par les soldats, restera là, se désagrégeant et rappelant, pendant plus de vingt ans, ces pénibles moments.

Le 19 juin, Mme MÉHU apprend officiellement l'exécution de son mari, par deux gradés allemands qui précisent que le corps du maire de Plomeur « reposera en terre bénite » au cimetière de Pouldreuzic et que le recteur de la paroisse sera autorisé « à dire les prières » On l'autorise, ainsi que quelques parents proches, à assister aux obsèques fixées au lendemain.

On se posera la question de savoir si les Allemands n'ont pas eu l'intention, entre le 12 et le 19 juin, de faire disparaître le corps du maire de Plomeur, car les restes de Louis LARNICOL, l'instituteur massacré à la « prison » Saint-Gabriel, ne seront pas retrouvés malgré les fouilles faites par les habitants de Lesconil après la Libération.

Nouvelles exécutions à la Torche.

Le 22 juin, six autres patriotes de Lesconil, arrêtés dans la rafle du 12 juin, sont condamnés à mort par le Tribunal militaire de la Feldkommandantur. Debout sous le porche de la chapelle, les parents ou amis des Résistants ont parfois, la chance, bien triste, d'apercevoir leurs prisonniers aux fenêtres d'en face.

Le jugement est exécuté le 23 juin 1944, à 22 h 20 pour Etienne CARIOU, Corentin DIVANACH et Julien F AOU, à 22 h 28 pour Albert LARZUL, Armand PRIMOT et Prosper QUÉMÉNER (7).

Ainsi les jeunes, âgés de dix-neuf à vingt-deux ans, voient probablement tomber leurs aînés, âgés de trente-neuf à quarante-deux ans.

On les enterre dans le sable de la dune, « à 1,500 km au nord de la pointe de la Torche et à une vingtaine de mètres de la plus haute mer », comme leurs camarades fusillés huit jours auparavant. Le monument qui perpétuera le souvenir de ces patriotes, érigé à l'emplacement de leurs premières sépultures ou fosses, au nombre de quatre, devra être reculé d'environ 300 mètres à cause de l'érosion marine.

Lors de l'exhumation des suppliciés, on constatera que les corps portaient des liens en fil de fer ou en corde autour des coudes et des poignets ; l'un d'eux est attaché aux chevilles (8). Le corps de Louis MÉHU, exhumé à Pouldreuzic, avait aussi des liens aux chevilles.

Les Allemands savaient-ils que les aînés, Etienne CARIOU, Corentin DIVANACH et Julien FAOU avaient fait la démarche dont nous avons parlé auprès de leurs jeunes camarades du « Maquis » de Plonivel en vue d'obtenir la libération des quatre soldats prisonniers, ce afin d'éviter les représailles ? (9)

De toute manière, la répression devait être inexorable, acharnée. Au-delà des auteurs d'actes de résistance, c'est toute la Résistance que les Allemands poursuivaient pour essayer de l'étouffer en faisant des exemples.

Trente-sept victimes (17 fusillés et massacrés auxquels viennent s'ajouter 20 jeunes hommes décédés en déportation), c'était payer bien cher les actes de résistance commis dans le canton, notamment l'enlèvement de quatre soldats, qui eurent la chance, malgré tout de conserver leur vie.

Quelques semaines plus tard, au début du mois d'août 1944, quand survient la débâcle, les Allemands et les Russes mercenaires n'essaient pas de s'accrocher là où ils ont assez fait pour craindre d'y être faits prisonniers. Ils déguerpièrent. Les uns prennent la direction de la presqu'île de Crozon, les autres celle de Lorient.

Dans la nuit du 4 août, vers 1 h 30 du matin, les quatre artificiers chargés de faire sauter les dépôts de munitions s'en vont avant d'avoir fini leur travail. Ils quittent Saint-Gabriel en y laissant toutes les lampes allumées.

Le 5 août, on hisse le drapeau tricolore sur l'école. La Résistance occupe la maison. Des officiers allemands reviennent armés jusqu'aux dents. Ils ont probablement oublié quelque chose. On déconseille aux patriotes d'intervenir. Les indésirables s'en retournent aussi vite qu'ils sont venus.

Le 6 août, les F.F.I. défilent à Pont-l'Abbé en chantant « La Marseillaise ».

Deux mois dans une cache.

Pierre COSSEC, seul rescapé du vieux presbytère de Plonivel, a franchi un talus, atterri dans une cressonnière, puis il a couru sur des kilomètres. Après un long détour, il a pris le bac qui traverse le Stéir et hâté le pas jusque chez son oncle où il sait trouver une cache.

Sous la maison existe en effet un espace d'aération entre le parquet et le sol, haut de soixante centimètres à peine. Pierre COSSEC s'y blottit. Son frère Jacques et un homonyme, Pierre-Marie COSSEC qui craignent l'arrestation, le rejoignent vers 19 heures. Pierre TRÉBERN, dont le frère a été fusillé, rallie le groupe, mais le quittera au bout de huit jours.

Les autres vont rester là cinquante-sept jours dans l'obscurité, sans pouvoir se mettre debout. Ils ne sortiront que deux fois, la nuit, quelques minutes pour se laver.

Les Allemands sont là cantonnant à quelques centaines de mètres perquisitionnant partout. Le bruit des bottes, les diverses rumeurs leur parviennent. Ils savent qu'à la pointe de la Torche, dans le sable des dunes, dorment les corps de leurs camarades F.T.P. que l'occupant a fusillés.

Ils connaissent leur sort s'ils sont découverts. Otto KNUTTEL et ses hommes ont établi une surveillance. La nuit, une mitrailleuse est braquée en direction de la maison de Jacques LE LAY, autre Résistant qui a échappé à la rafle. Les Allemands attendront vainement son retour.

La belle-sœur de Pierre COSSEC ou son épouse, passe aux reclus leur nourriture par une ouverture étroite dissimulée par un poulailler. Il faut tenir. Juin s'écoule, puis juillet...

Le 5 août retentissent des explosions. L'Occupant fait retraite et détruit stocks et matériel. Fin d'un calvaire mais non de la lutte pour Pierre COSSEC et ses deux camarades.

Après près de deux mois donc passés dans la cache, ils peuvent rejoindre les F.T.P. près de l'étang de Corroac'h en Combrit. Leur forme physique n'est pas brillante, mais ils participent aux combats dans la région, puis dans la presqu'île de Crozon et dans la poche de Lorient...

Sur la libération du canton de Pont-l'Abbé.

« Le 2 août, les Allemands entreposent munitions, bagages et fruits de leurs pillages dans un train formé à Pont-l'Abbé.

« Le 3 août, à Loctudy, ils détruisent les lanternes des phares et deux maisons bourrées de munitions.

« Le 4 août, ils évacuent Penmarc'h, après avoir détruit un radar, et trois camions réquisitionnés que leurs chauffeurs réussissent à saboter. . . Ils contraignent alors des paysans à les conduire à Quimper avec leurs charrettes.

« Heureusement, ils n'ont pas eu le temps de fixer les détonateurs des neuf mines devant faire sauter le phare d'Eckmühl ».

(Rapport de M. AUDIGOU, administrateur du quartier de Guilvinec, à la direction de l'Inscription maritime de Nantes).

Dans l'après-midi du 4 août, les Allemands font sauter en gare de Pont-L'Abbé une rame de wagons chargés de munitions de toutes sortes, après avoir fait évacuer le quartier.

Dans la nuit, toute une série d'explosions dans toute la région bigoudène : Kerharvan, l'île Chevalier, et la plus violente, à Pichepoude, en Loctudy, qui anéantit plusieurs maisons.

Le samedi 5 août, les FFI-FTP recépèrent armes et munitions encore utilisables et font la chasse aux Allemands camouflés dans la campagne.

Le dimanche 6 août est vraiment le jour de la libération. Partout flottent les drapeaux français et alliés, tandis qu'aux boutonnières fleurissent les cocardes aux trois couleurs.

Le matin, le Comité local de Libération procède à l'installation d'une Commission (délégation) spéciale chargée de l'administration provisoire de la ville... L'après-midi a lieu le défilé des troupes de la Résistance sous le commandement du capitaine Alain BERNARD... et acclamées par une foule enthousiaste. . .

(« Le Télégramme » du 20 septembre 1944).

Les jeunes F.F.I.-F.T.P.F., continueront le combat à Audierne et dans la presqu'île de Crozon.

(1) Déclaration du lieutenant Hans KIESCHKE, P.G.A (prisonnier de guerre allemand) au camp 1101 à Rennes.

Entendu le 27 juin 1946 par M SEGOT, délégué régional adjoint au service de la recherche des crimes de guerre

(2) Déclaration de Hans KIESCHKE

(3) Déclaration de Otto KNUTTEL, P.G.A au camp 1101 à Rennes, entendu le 10 décembre 1945 par M. MORICÉ, délégué régional au service de la recherche des crimes de guerre

(4) Déclaration de Otto KNUTTEL

(5) Déclaration du lieutenant Hans KIESCHKE.

(6) Déclaration de Otto KNUTTEL

(7) Lettre de la Feldkommandantur au préfet, datée du 26 juin 1944 (Gericht der Feldkommandantur 752, St LI. 305144 GIN 17518)

(8) Procès-verbal d'exhumation en date du 8 août 1944

(9) Cf « Une page de l'histoire de Lesconil », plaquette dactylographiée par Charles CHALAMON, sénateur, président d'honneur du Conseil général de Seine-et-Marne

Autres sources

– Témoignages de Mme MÉHU. MM. René JAOUEN, Julien DURAND, Pierre COSSEC., recueillis vers 1967 par A. LE GRAND ;

A LE GRAND

Les Cahiers de L'Iroise, n° 2, 1967, « Le Pays Bigouden sous la botte »

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE LESCONIL AUX RESISTANTS DE LESCONIL MORTS POUR LA FRANCE

**par Charles CHALAMON, Sénateur au Conseil de la République, Président
d'honneur du Conseil Général de Seine et Marne**

LA TRAGEDIE DE JUIN 1944

Pour tous les Français, le mois de Juin 1944, qui a vu le débarquement des Alliés sur les côtes de Normandie, leur a apporté un immense espoir.

Finis le cauchemar qui durait depuis quatre années, finis l'asservissement total sous le joug ennemi, terminés les emprisonnements, les tortures sans nom, les déportations, les chambres à gaz et les fours crématoires où l'ennemi exécuté avait en quelque sorte organisé industriellement la mort et la disparition des êtres humains, considérés comme suspects ou coupables d'appartenir à une race qu'ils détestaient.

Oui, finis tout cela. Et, sans voir le danger toujours existant, tant que l'ennemi serait présent, les jeunes de la Résistance prenant leurs désirs pour des réalités, avec la fougue de leur âge, dédaignant les conseils de prudence qui leur étaient donnés en haut lieu, brûlant d'une impatience excusable, prirent en beaucoup d'endroits des initiatives qui souvent, trop souvent, furent funestes à eux mêmes ou aux populations qu'ils avaient le désir de défendre. Les Résistants de Lesconil, qui tous étaient jeunes et ardents, n'échappèrent pas à cette manière de comprendre la situation et ce fut la cause du drame qui, commencé le 6 Juin se termina à la fin de ce mois dans le chagrin des familles qui y perdirent un ou plusieurs êtres chers et aussi dans l'affolement de toute la population terrorisée par les brutalités sanglantes de l'ennemi.

LE MARDI 6 JUIN 1944, LE DRAME COMMENCE

Le 6 Juin 1944, les Résistants de Lesconil arrivent à Plomeur, au moment où deux soldats allemands d'origine russe, parlementaient avec le Maire au sujet d'un collage d'affiches qu'ils étaient en train d'effectuer. Ces deux soldats sont faits prisonniers par les Résistants qui étaient venus à Plomeur dans le but de participer à une distribution d'armes qui, pour des raisons inconnues, n'eut pas lieu. Deux autres soldats ennemis, conduisant une charrette à cheval contenant le courrier, arrivent au même endroit quelque temps après. Le cheval dételé par les Résistants est laissé errant sur la voie publique, la charrette est remise dans une cour de ferme ; les deux allemands sont faits prisonniers.

Ces quatre prisonniers sont conduits, au cours de la nuit, à Plonivel, dans l'ancien presbytère désaffecté et inhabité. Les Résistants gardent les prisonniers allemands toute la nuit à Plonivel ainsi que les journées du 7 et du 6 Juin. Mais les unités allemandes de la région s'étant aperçues que quatre soldats de chez eux manquaient à l'appel, font une enquête au cours de laquelle, elles trouvent dans les champs des environs de Plomeur, des masques à gaz déchiquetés et piétinés ainsi qu'un pantalon de soldat allemand. Elles en déduisent que leurs soldats ont été assassinés et leur chef, en proie à une fureur visible, déclare que si ses hommes ne sont pas retrouvés vivants, des représailles terribles s'en suivront. En attendant, ils prennent dix otages dont Monsieur le Maire de Plomeur et Monsieur Moulin, Directeur d'Ecole à Lesconil qui habitait Plomeur à ce moment là. Ayant appris les menaces terribles dont la population était l'objet, trois Résistants de Lesconil, les plus âgés, comprenant le tragique de la situation et considérant que des victimes innocentes pourraient en pâtir, prennent la résolution d'aller trouver leurs camarades gardiens des quatre prisonniers pour leur montrer la nécessité de les relâcher afin d'éviter des représailles sanglantes. Ces Résistants étaient Corentin Divanach, Julien Faou qui partirent les premiers. En cours de route, ils alertèrent Etienne Gariou qui terminait des travaux de peinture dans sa maison. Au premier abord, il refusa de les accompagner mais, comprenant par la suite que son devoir était de faire la démarche avec eux, il les rejoignit quelques instants après. C'est donc à trois qu'ils se rendirent à Plonivel. On était le 8 Juin. Mais les allemands, de leur côté, n'étaient pas restés inactifs. Le vendredi 9 à l'aube, ils font une rafle dans les fermes de Brézéan où les Résistants sont cantonnés. Ils en arrêtent sept : Joseph Trébern, Georges Donnart, Corentin Béchénec, Corentin Durand, Emile Stéphan, Lucien Dréau, Louis Larnicol qui sont conduits à Saint-Gabriel, la maison d'éducation de Pont l'Abbé, qui avait été transformée en prison. Les Résistants qui gardaient les prisonniers à Plonivel, à la suite de la démarche faite auprès d'eux par Corentin Divanach et ses camarades, démarche qui reflétait l'opinion quasi

générale des Résistants de Lesconil, étaient devenus très perplexes sur la suite à donner à leur action, se demandant s'il fallait relâcher les prisonniers. Dans l'après-midi, un nombre important d'allemands arrive dans plusieurs véhicules aux environs de Plonivel. Dans l'un de ces véhicules se trouvait le jeune Lucien Dréau qui avait été arrêté le matin.

Ces allemands avec toutes les précautions d'usage s'approchent de Plonivel qu'ils cherchent à encercler; il pouvait être 15 heures, des coups de feu éclatent, un des fils Volant, Antoine, cherchant à s'échapper est tué près de Kervéol par un soldat ennemi. Yves Volant, son frère, qui était dans ces parages essaya lui aussi de se sauver, il fut tué alors qu'il était en train de traverser le Steir.

Les allemands, après avoir délivré leurs prisonniers procédèrent à l'arrestation de tous les Français Résistants qui se trouvaient dans le presbytère et les conduisirent ensuite à la prison Saint-Gabriel, ces Résistants étaient : Ange Trébern, Pierre Quéméner, Pierre Daniel, Yves Biger, Jean-Marie Cadiou.

Le 11 Juin, Louis Larnicol, un jeune instituteur du Morbihan, originaire de Lorient, qui était venu se réfugier à Lesconil où il avait de la famille fût arrêté. Mis en cellule à Saint-Gabriel, il fut tué par un allemand avec lequel il avait eu une altercation et dont il avait voulu se saisir de l'arme. L'allemand qui s'était rebiffé lui fracassa la tête.

Le 9 Juin, Nicolas Stéphan et son fils Pierre, étaient arrêtés à l'Atlantic Hôtel; à leur domicile, tandis que François le Bec, Thomas Castric, Alphonse Primot, Louis Primot, Yves Lebrun, Sébastien Bargain, Ernest le Donche, Jean-Louis Durand, qui avaient passé la nuit précédente dans les fermes environnantes de Lesconil, furent arrêtés alors qu'étant sur les routes, ils rentraient chez eux. Conduits à Saint-Gabriel, ils furent relâchés le 14 Juin.

A la suite de tous ces tragiques incidents, le canton tout entier, fut mis en état de siège.

Le lundi 12 juin, une rafle eut lieu à Lesconil ; tous les hommes de 17 à 70 ans furent arrêtés et conduits à l'usine Maingourd où ils subirent un interrogatoire d'identité. Un triage fut effectué et les Résistants furent placés provisoirement dans le magasin à sel. Six Résistants sont arrêtés et conduits à Saint-Gabriel. Ce sont : Etienne Cariou, Corentin Divanach, Julien Faou, Prosper Quéméner, Armand Primot, Albert Larzul. Trois autres : Sébastien Nédélec, Jean Coïc, Daniel Gentric furent conduits à Saint-Charles à Quimper, le 24 Juin. Pierre Le Moigne, Sébastien Cossec, malades, furent remis, pour soins, à l'hôpital de Quimper; en surveillance. Ils rentrèrent dans leurs foyers à la libération de Quimper.

D'autres habitants avaient été arrêtés à la rafle du 12 Juin. Ce furent les nommés : Antoine Bargain, Nicolas Buanic, Cadiou Louis, Mathieu Cossec, Marcel Garrec ; conduits à Saint-Gabriel; ils furent libérés le 15 Juin.

Louis Volant, Emile Quéffélec, Marcel Quéffélec, arrêtés eux aussi le 12 Juin, furent conduits le 13 à Saint-Charles à Quimper et libérés le 4 Août à la libération de cette ville. Enfin, onze victimes de la rafle du 12 juin furent envoyées en Allemagne dans les services du travail obligatoire (S.T.O.). Ce sont : Théodore Biger, revenu malade et décédé un an après son retour, Gabriel Faou, Sébastien Cap, René Durand, Gaston Lucas, Jean Kerhom, Louis Cossec, René Le Pape, Louis Pérès, Laurent Larzul, Georges Dachy, Jean Cornec qui rentrèrent à Lesconil à la libération. Georges Dachy, réfugié de Roubaix retourna dans cette ville.

Antoine Buanic, Maurice Stéphan, furent arrêtés le 19 Juin, au retour d'une campagne de pêche. Conduits à Saint-Gabriel, puis à Saint-Charles, puis à Fresnes, avec Emile Stéphan, Lucien Dréau, Sébastien Nédélec, Daniel Gentric, Jean Coïc, ils subirent le sort suivant :

Antoine Buanic, déporté en Allemagne, après être passé au camp de Dora, est mort à Erlich. Emile Stéphan, Lucien Dréau, Sébastien Nédélec, Daniel Gentric, Jean Coïc, arrivés à Fresnes, le 30 Juin, y furent maintenus comme otages et libérés le 4 Août à la libération de Paris sur l'intervention du Consul de Suède et de la Croix Rouge Française, après un échange de prisonniers où il fallait donner cinq allemands pour que ceux-ci libèrent un Français.

FIN JUIN 1944, LE DRAME SANGLANT EST ACHEVÉ.

Nous arrivons enfin aux moments les plus tragiques, les plus douloureux de ce terrible calvaire. Il est indéniable que dans cette affreuse affaire, les allemands opéraient à coup sûr. Ils possédaient la liste des communistes, celle des Résistants. Leurs propres services avaient fait les repérages nécessaires, mais des dénonciateurs peuvent aussi avoir

fait leur œuvre néfaste. Peut-être, nos ennemis ont-ils entendu certaines paroles imprudentes qui, isolées, ne signifiaient rien, tandis que groupées, rapprochées, elles leur permettaient de savoir ce qu'ils voulaient. Partout en France, on a assisté aux mêmes moyens employés.

Le 10 Juin, neuf Résistants passèrent devant une cour martiale qui, après un jugement sommaire, les condamna à mort ; le 15 Juin suivant, ils étaient fusillés à la Torche. Ces neuf braves se nomment : Joseph Trébern, Georges Donnart, Lucien Durand, Corentin Béchenec, Ange Trébern, Pierre Quéméner, Pierre Daniel, Yves Biger et Jean-Marie Cadiou.

Le 22 Juin, six nouveaux patriotes passaient devant la même cour. Condamnés à mort, ils furent fusillés à la Torche le 23 Juin. Ces six braves s'appellent : Etienne Cariou, Corentin Divanach, Julien Faou, Prosper Quéméner, Armand Primot et Albert Larzul. Si l'on ajoute aux quinze de ces deux listes : Antoine Volant, tué à Kervéol en combattant, ainsi que Yves Volant, tué alors qu'il traversait la lande de Brézéan, Louis Larnicol, assassiné à la prison Saint-Gabriel, Antoine Buanic, décédé au camp d'Erlich, Théodore Biger, décédé à son retour d'Allemagne, nous arrivons au chiffre de vingt morts.

Pendant le séjour des Résistants à Saint-Gabriel, ils y furent copieusement battus. A Saint-Charles, à Quimper, ils firent terrorisés, introduits dans la chambre à tortures ; mais l'ennemi ne mit pas ses menaces à exécution.

Ces événements douloureux eurent des répercussions dans les communes voisines. C'est ainsi qu'à Plomeur, le Maire, Louis Mehu et M, Isidore Garo, son secrétaire de mairie, furent arrêtés. Le 7 Juin, le maire fut assassiné dans sa cellule à Saint-Gabriel. Le secrétaire, envoyé en déportation en Allemagne, y est mort de dysenterie.

A l'île Tudy, quinze Résistants sont envoyés en déportation ; un seul est rentré. A Léchiagat, à Guilvinec, les rafles donnèrent les mêmes résultats. Vingt deux morts pour la région de Lesconil, voilà le bilan tragique.

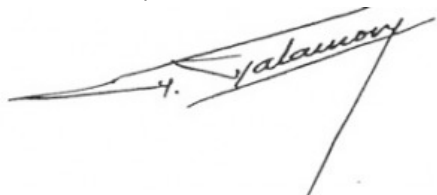
Les corps des fusillés de la Torche, retrouvés le 6 Août, furent d'abord inhumés, à titre provisoire, à Plobannalec. Les deux frères Volant furent retrouvés à Poulgen en Penmarc'h. Les sépultures définitives de ces héros sont maintenant dans le cimetière de Lesconil où des funérailles imposantes leur ont été faites.

Un monument a été élevé à la Torche à l'endroit où ont été fusillées ces victimes. L'inauguration en a eu lieu en présence de M. le Secrétaire Général de la Préfecture et de nombreuses notabilités de la région.

Voilà, mes Chers Amis, retracées ces quelques pages, largement teintées de sang innocent et qui appartiennent à l'histoire de votre chère Commune.

Voilà retracées par la photographie les images de vos petits, de ces pauvres gosses qui, à un moment de leur vie, oubliant le danger, se sont dressés contre l'envahisseur.

J'ai pensé, moi qui aime tant votre charmant port de pêcheurs, vos landes, vos bois, votre océan, ce réservoir immense d'où vous tirez ce qui fait votre prospérité et votre bien être, qu'il fallait que les populations qui montent sachent ce qu'a été l'histoire en Juin 1944 »



Je remercie tous ceux qui m'ont permis d'écrire cette brochure où je me suis efforcé de glorifier le souvenir de toutes ces victimes de la barbarie allemande.

Ch. CHALAMON

A cette liste, déjà trop longue, il faut ajouter :

Alain Le Lay, arrêté en Novembre 1941 à Brest envoyé à Compiègne puis à Auschwitz où il est mort en 1942,

Le Donche Yves du groupe de Résistance « Vengeance » arrêté le 2 Janvier 1944 à Audierne, envoyé à Saint-Charles, puis à Compiègne et enfin à Auschwitz où il est mort en Avril 1944,

Le Morzadec Pierre, Résistant, est mort brûlé à Saint-Nicodème (Côtes-du-Nord) alors qu'il transportait des munitions dans un camion que les allemands firent sauter.

AUX HABITANTS DE LESCONIL

Permettez moi de vous appeler : « Mes chers Amis », vous qui m'accueillez, ainsi que ma famille, avec tant de sympathie depuis une quarantaine d'années et de vous dédier cet hommage écrit à la mémoire de « Ceux de la Résistance », qui, en Juin 1944, au cours du drame tragique qui a atteint votre population, en y apportant l'angoisse et la terreur, ont fait le sacrifice de leur vie, pour une cause admirable, la défense de notre chère Patrie.

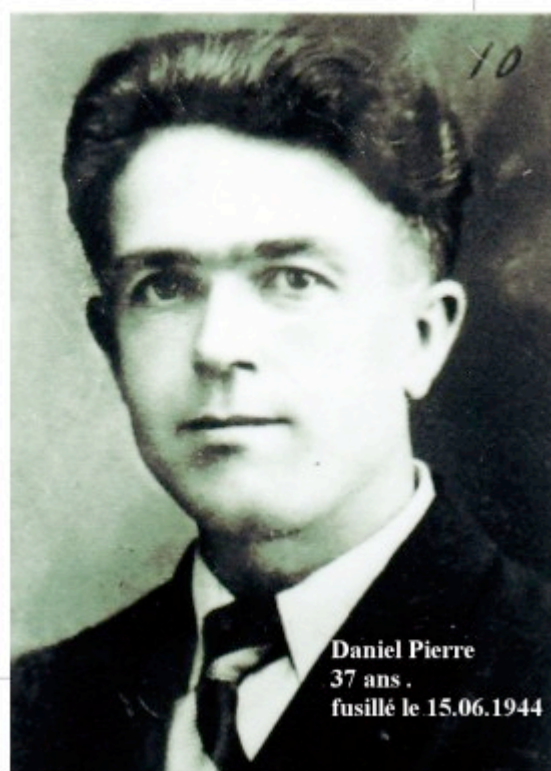
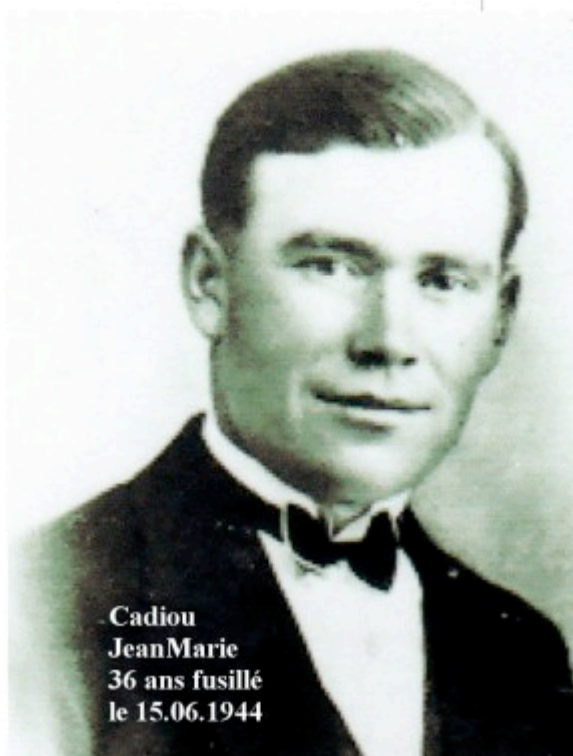
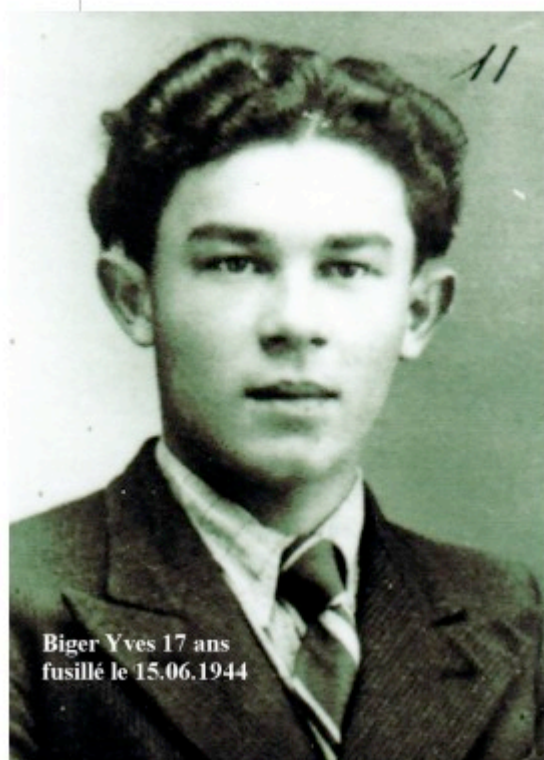
Ces lignes, consacrées à la mémoire de ces chers petits gars, sont écrites sans parti pris politique ou philosophique d'aucune sorte ; elles s'élèvent au-dessus de la mêlée.

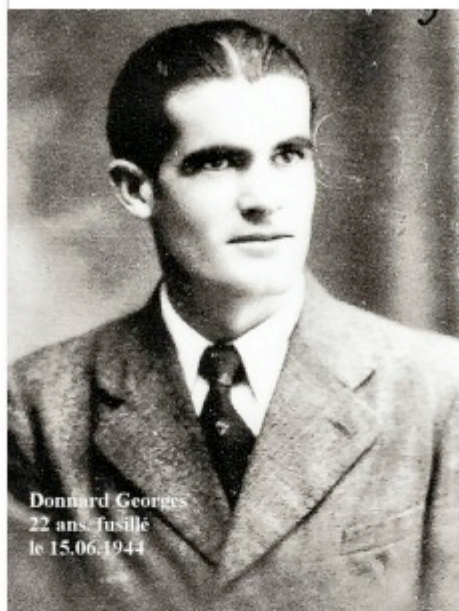
Quand la Patrie est menacée, quand tout ce qui constitue sa grandeur : les souvenirs du passé, les sacrifices consentis, le labeur dans tous les domaines de tous ceux qui nous ont précédés et qui ont fait de notre France la grande nation appréciée du monde entier, quand enfin, notre Patrie traverse des jours particulièrement difficiles, l'union de tous ses enfants devient une nécessité absolue.

C'est donc, dans le sentiment le plus élevé, le plus profond, le plus noble d'une union sacrée qui devra toujours nous réunir, que j'écris ces quelques pages dédiées à la mémoire de vos enfants, victimes de la barbarie allemande.

Charles CHALAMON

→ LESCONIL.....Fusillés de la Torche..15.06.1944





Donnard Georges
22 ans, fusillé
le 15.06.1944



Durand Lucien 21 ans fusillé le 15.06.1944



Quémener Pierre
20 ans,
fusillé le 15.06.1944



Trébern Joseph 21 ans
fusillé le 15.06.1944



Trébern Ange 19 ans
fusillé le 15.06.1944

TRAFIC D'ARMES A LÉCHIAGAT en 1942

([Pierre-Jean BERROU](#) DANS « La Résistance- La Libération au GUILVINEC-LECHIAGAT », Bulletin Municipal « AR GELVENEG » N° de

Ce fait de Résistance exceptionnel pour l'époque a été relaté dans de nombreux ouvrages (Clandestins de l'Iroise...) et de journaux (Travailleur Bigouden...) auxquels on peut se référer.

Un trafic d'armes venues d'Angleterre par containers, réceptionnées le 6 Août 42 par le langoustier « L'Audacieux » et mouillées aux Glénan, déclencha une répression immédiate avec perquisitions, fouilles, arrestations et dislocation du noyau de Résistance communiste de Léchiagat. Les armes arrivèrent au port le 15 Août 1942, mais une lettre du 14 placée sous le sceau du secret transmise par le commissaire Soutif des R.G. au Préfet, d'après un renseignement de la police allemande du 12 Août, préparait déjà un coup de filet dans les milieux communistes de Léchiagat. (Archives des renseignements généraux).

Le rapport Soutif

« Le chef de poste de douane allemand de Léchiagat a reçu d'un informateur une déclaration aux termes de laquelle il existerait à Léchiagat un « Centre de Résistance » composé d'individus ayant appartenu au parti communiste ou ayant des sympathies pour le communisme ou le gaullisme. Ces derniers auraient constitué un dépôt d'armes parmi lesquelles se trouveraient une mitrailleuse et des munitions. Des réunions auraient lieu, des tracts seraient confectionnés et distribués. Voici la liste des personnes soupçonnées d'appartenir à cette organisation: Larnicol Jean Désiré, ex-maire de Treffiat, Hénot (sans désignation de prénom) maçon, Le Coz Jean, menuisier, Quiniou Louis (?) marin-pêcheur, Bolloré, Larnicol Pierre Jean, tailleur, le Goff, instituteur.

Les réunions auraient lieu chez le Coz, Larnicol, les soeurs Charlot (café de la Pointe) ou chez une veuve Cossec, tenancière d'un magasin de chaussures. Parmi ces personnes, trois (les deux Larnicol et Le Coz) sont connues comme ayant appartenu au parti communiste.

Il a été convenu entre le chef de service allemand et moi-même que je procéderai à une enquête préliminaire et qu'ensuite, des perquisitions seraient faites à Léchiagat par les polices allemandes et française travaillant conjointement. Le concours de la gendarmerie devra être sollicité... « .

Une autre lettre de la même date signée du chef de l'aussenKommando Hoth fait état de deux correspondants, dont le garde-champêtre, et signale un plan sur lequel sont repérées les habitations des personnes soupçonnées.

Ce document authentique révèle entre autres – si ce n'était déjà prouvé la collaboration de l'État français avec les Allemands par l'utilisation de sa police dans la répression contre la Résistance, et dans la surveillance particulièrement minutieuse des habitants de Léchiagat.

Un nid de Résistance à Léchiagat

Treffiat, Le Guilvinec et Concarneau furent en 1935 les seules municipalités communistes de toute la Bretagne. A la suite du pacte germano-soviétique, le gouvernement français décida en 1939 la suppression du parti communiste et plus tard la dissolution de toutes les municipalités dirigées par le P.C. Au Guilvinec Marc Scouamec et les 16 conseillers furent remplacés par une délégation spéciale dirigée par M. Pérodeau puis sous l'occupation par Mr le Nivez officier de marine en retraite. A Treffiat, Jean Désiré Larnicol démissionné fut supplanté par M. Gouzien,

premier-maître de la marine en retraite. Quoi de plus facile alors pour les polices française et allemande, sachant que partout le parti se reconstituait dans la clandestinité, de surveiller particulièrement les « individus » déjà fichés aux R.G. ainsi que les sympathisants, dans les agglomérations où tout le monde se connaissait.

En 1941 Jean le Coz de retour de la guerre participa avec Jean Désiré Larnicol à la timide reconstitution d'une cellule à Léchiagat en relation avec Alain Signor et déjà les R.G. soupçonneux vinrent interroger l'ancien maire sur ses activités. Étape suivante, au cours de l'hiver 41, Robert BALLENGER du Comité Central du parti communiste séjourna 8 jours chez Jean Désiré et se promena sur le port en sa compagnie : cela ne passa pas inaperçu.

L'Humanité clandestine commença à circuler parmi les sympathisants. Jean le Coz disposait d'une ronéo cachée à Léhan dans l'étable de ses parents. Aidé de sa sœur, Mme Hénot, il tira des tracts anti-allemands qui furent distribués dans les communes voisines. Albert Hénot, le jeune neveu de 12 ans était déjà dans le secret.

Puis des paquets de tracts venus de Pont-l'Abbé transitèrent par la famille Hénot avant d'aboutir chez Arsène Coïc, cordonnier de Léchiagat qui réunissait chez lui les jeunes communistes d'avant-guerre. Parmi eux, Rodolphe Péron, Jean Larnicol se chargeaient de les distribuer poussant même l'audace jusqu'à en jeter dans la cour du bâtiment qui abritait la GAST.

En 1942, les liaisons établies avec les cellules de Lesconil, de Pont-L'Abbé, etc... renforcèrent l'organisation clandestine. La création à l'échelon national des F.T.P. (Francs- Tireurs et Partisans), favorables à une action immédiate (sabotages, attentats) nécessitait la possession d'armes.

QUEINNEC, le chef du Secteur cornouaillais réussit à se mettre en relation avec les Anglais qui acceptèrent de leur en livrer. Un rendez-vous avec un sous-marin au large des côtes fut envisagé. Restait à trouver un bateau chargé de prendre livraison de la marchandise et surtout un patron qui ne manquait pas d'audace.

Transbordements dangereux

Le patron du langoustier de Léchiagat « l'Audacieux », Michel Bolloré, déjà membre du PC, accepta malgré les risques énormes encourus. Son équipage comprenait par ailleurs quelques sympathisants communistes comme Bastien Coïc ce qui pouvait lui faciliter la tâche. Après deux rendez-vous manqués, celui du 6 août 42 fut le bon. Mais au lieu du sous-marin attendu, Oh! surprise, l'équipage vit arriver le « Mouscoul », malamock guilviniste évadé du port en Juin 40 avec les volontaires de la « France Libre ». Daniel Lomenech du réseau Johnny qui fut par ailleurs l'ancien chef des traversées clandestines accomplies par Raymond le Corre, etc..., commandait l'expédition.

Tout ne fut pas aisé car des membres de l'équipage de l'Audacieux non prévenus se trouvaient malgré eux impliqués dans une affaire très grave. Dans les containers, des mitraillettes, des révolvers, des explosifs. Voilà bien une première livraison d'armes réussie entre les gaullistes de Londres et les communistes de la France occupée.

Pour ne pas courir trop de risques en rentrant au port, l'Audacieux préféra mouiller les containers dans les parages des Glénan où ils seraient récupérés plus tard. Le plus difficile restait donc à faire. Le 14 août Jean Baudry et Guillaume Bodéré prirent la mer à bord de leur petit canot « Entre Nous » et, tout en faisant mine de relever leurs casiers, repêchèrent une partie des armes. Deux autres canots de Lesconil devaient se charger sur reste.

Qu'on imagine la suite, le risque inouï pris par les deux pêcheurs en rentrant au port du Guilvinec en plein jour sachant que la douane allemande fouillerait partout et sans doute découvrirait parmi les casiers, 7 conteneurs de plus de 50 kg chacun « made in Great Britain ». Sans compter la perspicacité du « boche du » de la Kriegsmarine... La désinvolture apparente de Guillaume Bodéré qui monta prestement à l'échelle du môle pour faire vérifier les papiers

du bord à la guérite de la GAST, sauva la situation. L'allemand qui avait déjà amorcé sa descente vers le canot remonta et oublia la fouille! Ouf! « L'Entre-Nous » rejoignit le fond du port et le lendemain, devant les promeneurs du dimanche, 350 kg d'armes furent chargés dans la charrette à cheval de « Youenn Kéristin » et recouverts de casiers.

Scène tout à fait inhabituelle dans le port ! La cargaison fut d'abord entreposée dans le hangar de Jean Le Coz puis transférée le lendemain chez Guillaume Bodéré à Treffiagat. Le 19 Août, les commanditaires de Concarneau étaient à pied d'œuvre, tôt le matin pour en prendre livraison puis ils passèrent à la carrière du « Piker men » Vincent Larnicol de Lesconil où les containers des 2 autres canots avaient abouti. Le 19 Août ce fut aussi le jour choisi pour la perquisition prévue par les polices allemande et française chez les communistes de Léchiagat.

Perquisitions, arrestations

Bien préparées à l'aide du plan de Léchiagat annoté, les perquisitions eurent lieu simultanément en 5 points différents. Les armes étant en lieu sûr, restait la possibilité qu'on découvre chez les résistants des tracts ou des révolvers prélevés dans les conteneurs.

A 7 h du matin la police frappa à la porte des suspects. Chez Jean Désiré elle ne trouva rien; cinq révolvers étaient pourtant cachés dans le fond du jardin; l'interrogatoire soutenu qu'il subit ne fut guère plus positif ! Chez Laurent Hénot, un paquet de tracts traînait sur la table quand des coups répétés sur la porte résonnèrent. Mme Hénot eut présence d'esprit de les jeter dans le jardin parmi les oignons avant d'ouvrir ; la maison fut mise à sac, un revolver dans un chiffon était posé sur le rebord d'une fenêtre mais passa inaperçu. Laurent Hénot, s'éclipsa entre-temps. Son fils Albert fut contraint de partir à sa recherche et de le ramener d'urgence. Il le trouva à Plobannalec d'où il était originaire mais bien évidemment Laurent ne rentra pas. Au contraire le lendemain, à un lieu de rendez-vous fixé entre eux, Albert apporta à son père des provisions et des affaires. Laurent Hénot entra ainsi dans la clandestinité pour deux ans. C'est à Saint-Évarzec qu'il se réfugia, devenant ouvrier meunier. Au bout de quelques mois il crut s'être fait oublié et commit l'imprudence de revenir. La Gestapo faillit le cueillir chez lui mais il put se cacher sur le toit de sa maison. Les perquisitions ne donnèrent rien chez Jean Le Coz, Jos Quiniou, Michel Le Goff mais les suspects étaient prévenus.

Guillaume Bodéré et Jean Baudry, dans un premier temps ne furent pas inquiétés.

Ils étaient inconnus des services de police, non fichés aux R.G. Un mois plus tard, de nouvelles perquisitions et arrestations furent à nouveau opérées à Léchiagat. Un résistant de Concarneau venu prendre les conteneurs avait parlé sous la torture. Guillaume réussit à se cacher mais les Allemands arrêtaient son épouse qui séjourna en prison pendant 2 ans.

Guillaume était désormais un homme traqué vivant de cache en cache avec de faux-papiers. Ceux-ci furent obtenus par Albert Hénot au nom de Le Fur à la mairie de Plobannalec et livrés dans sa planque de Plomeur.

Jean Baudry, qu'il fut impossible de prévenir, fut cueilli à son retour de mer et emprisonné à Fresnes. Le 5 Avril 1944 il fut fusillé au Mont Valérien. Nous extrayons de sa dernière lettre ces quelques mots: « Je vous dis chères femme et enfant, je vais mourir en pensant à vous. Je te dis aussi d'avoir bon courage afin d'élever notre petite Michèle ».

Jean Désiré Larnicol réussit à s'enfuir avant l'arrivée de la police et se réfugia dans la région parisienne. Jean Le Coz ne rentra plus chez lui, se cachant chez son beau-frère Xavier Cossec. C'est pourtant là que les gendarmes du Guilvinec l'arrêtaient, à la suite d'une indication malencontreusement donnée par son épouse; non sans s'être

rebellé et bagarré contre la force publique mais celle-ci fut la plus forte. Les gendarmes oublièrent la rébellion pour ne pas aggraver son cas. En même temps, Marc Scouarnec fut épinglé. Tous deux ne furent pas livrés aux Allemands mais conduits à la prison de Mesgloaguen avant de partir au camp de Voves où des gendarmes français les surveillèrent.

Une proposition de libération leur fut offerte à condition de signer un certificat d'allégeance au Maréchal et de collaborer à l'ordre nouveau. Tous deux refusèrent. Marc Scouarnec restera interné jusqu'en août 44 tandis que Jean Le Coz et ses compagnons de baraque réussirent à s'évader et à rejoindre la Résistance locale, après avoir creusé un tunnel de 150 m sous les barbelés! Inouï!

Devant cette vague d'arrestations, Michel Bolloré, S. Coïc de « L'Audacieux » se sentirent en danger. Ils pouvaient être « arraisonnés » eux-aussi à leur retour de pêche. Ils décidèrent avec le reste de l'équipage dont Sébastien Larnicol et son père de gagner l'Angleterre.

Arsène Coïc, responsable des jeunes résistants était lui aussi dans le collimateur de la police.

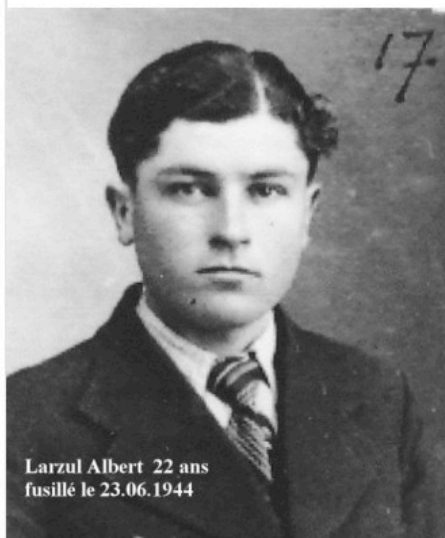
Il se savait surveillé puisque le garde-champêtre vint plusieurs fois chez lui s'assurer de sa présence à la maison. Le 13 Octobre 1942 il fut arrêté par un civil et un gendarme. Déporté à Buchenwald il put y exercer son métier de cordonnier ce qui lui sauva la vie.

« Si tu tombes... un autre prend ta place ». Michel Le Goff, jeune instituteur poursuivit l'action entreprise par les vieux militants. Les FTP redémarrèrent progressivement à Léchiagat. Ils furent environ une vingtaine dont Lucien et Georges Pochat, René Credou, Lucien Quideau, etc. distribuant les tracts la nuit, déchirant les affiches allemandes ou vichysoises et bientôt marquant les murs du V de la victoire. Les armes manquaient cruellement. Mais qu'étaient devenues celles des containers?

Les liaisons furent surtout rétablies avec les résistants de Lesconil, mission dont se chargea plusieurs fois Albert Pochat et parfois une jeune fille, C. Paubert.

Albert Hénot le futur maire de Treffiagat accomplit ainsi des actes de résistance à un âge où ses camarades jouaient encore aux gendarmes et aux voleurs, en culotte courte. Même s'il était fort pour son âge cela devait être un cas exceptionnel.

fusillés du 23 juin



Larzul Albert 22 ans
fusillé le 23.06.1944



Faou Julien
41 ans fusillé
le 23.06.1944

1944



Cariou Etienne
42 ans fusillé
le 23.06.1944



Divanach Corentin
39 ans fusillé
le 23.06.1944



Primot Armand
19 ans fusillé
le 23.06.1944



Qhéméner Prosper 21 ans
fusillé le 23.06.1944

A noter que les deux frères Volant de Lesconil n'ont pas été fusillés à Poulguen, mais abattus alors qu'ils tentaient de fuir la Chapelle de Plonivel où ils étaient retranchés. Les Allemands ont ensuite transporté et inhumé leurs corps à Poulguen.

Monsieur le Directeur départemental de l'Office des Anciens Combattants et Victimes de guerre

Je, soussigné Larnicol Désiré-Jean né à Treffiogat le 20 septembre 1909 déclare sur l'honneur ce qui suit :



Dès la constitution du Front National dans notre pays en 1941, auquel j'adhérais aussitôt, l'organisation de la région Bretagne-ouest pour le Pays bigouden-sud me fut confiée pour assurer le recrutement de volontaires contre l'occupation allemande.

Au printemps de 1942, le Capitaine Queinec, membre de l'état-major de Charles Tillon, dirigeant national du FN me fit part des relations établies avec les directions de nos Alliés britanniques de même qu'avec les forces relevant de l'autorité du Général De Gaulle pour le ravitaillement en armes des forces françaises de l'intérieur.

Une opération de transfert d'armes en provenance de l'Angleterre était envisagée par mer. Elle devait être effectuée dans une zone de pêche, le Plateau de Noirmoutier au sud-est de Belle-Île en mer.

J'obtenais pour accomplir cette mission périlleuse l'accord de M.Bolloré Michel, patron du côtre langoustier « l'Audacieux » immatriculé N° 5167 du quartier maritime de Guilvinec. Plusieurs tentatives mises sur pied durant le printemps demeurèrent sans résultat.

Le 6 août 1942, la rencontre de l’Audacieux avec une unité de FNFL (précisément un bateau de pêche « le Mouscoul » qui avait rejoint l’Angleterre fin juin 1940 avec un équipage de jeunes marins du port de Guilvinec) placé sous le commandement du Capitaine Lomenech, originaire de Pont-Aven fut enfin réussie.

Plusieurs containers remplis d’armes diverses, mitrailleuses, révolvers, explosifs, furent embarqués et plongés dans le vivier du bateau « L’Audacieux ».

Afin d’éviter de gros risques à l’entrée du port de Guilvinec, le patron en accord avec l’équipage convint de mouiller les conteneurs dans les eaux des îles les Glénan où des bateaux de pêche fréquentant ces parages durant l’année, des ports de Lesconil et de Guilvinec vinrent les reprendre pour les déposer à terre pour être mises à la disposition des FFI.

Ainsi, le 15 août, jour de l’assomption, grande fête religieuse consacrée dans le Pays bigouden par le Pardon de la Joie, le canot « Entre-nous », patron Jean Baudry, ayant comme matelot Guillaume Bodéré rentra au port de Guilvinec sans difficulté, malgré la présence des soldats allemands de garde.

[LES ARMES DES GLÉNAN... Extrait de « Les clandestins de l'Iroise » \(tome 2 – 1942.1943\) de René Pichavant – Editions Morgane 1984](#)

[L’HISTOIRE DE L’AUDACIEUX par Pierre-Jean BERROU](#)

[» Le Finistère dans la guerre 1939-1945 » Notes de lecture de Raymond CARIOU](#)

FEMMES DE FUSILLES (extrait de « Ceux de la Torche et du « Réséda » dans l’ouvrage « Les Communistes au quotidien » de Roland PASSEVANT, Grasset, 1980)

A l’angle de la rue Marcel-Cachin et de la rue Jean-Moulin. Lisette Divanac’h, soixante-neuf ans, nous attend chez elle en compagnie de Bernadette Cariou, soixante-quatorze ans et d’Aline De Bortoli, soixante et onze ans, trois femmes de fusillés.

Je ne suis pas près d’oublier cette rencontre, le visage de ces femmes bouleversées et revivant les épreuves comme au jour même.

Aline : « Heureusement que vous êtes venus ce matin. Ce soir j’aurais été énervée toute la journée. Je crois encore que c’était hier. J’ai toujours envie de lutter. »

Son mari. Communiste de Brest a été fusillé à Paris, place Balard. Corentin Divanac’h, trente-neuf ans, et Etienne Cariou, quarante-deux ans, sont tombés côte à côte le 23 juin à 22 h 20, avec Julien Faou quarante deux ans. Ils étaient trois copains d’enfance, trois marins. Huit minutes plus tard (j’ai la photocopie de la lettre de la Feldkommandantur adressée au préfet pour signaler les exécutions) au même endroit, tombaient Albert Larzul, vingt-deux ans, Prosper Quemener vingt ans, Armand Primot dix huit ans, trois jeunes marins communistes. Lisette me montre la dernière lettre de son mari. Une feuille jaunie, à l’écriture au crayon usée. J’y relève trois phrases :

J’ai travaillé depuis mon intelligence pour le peuple. Je crois que j’ai mérité l’estime de tous mes voisins et de même mes ennemis...

... Je meurs fier de moi-même...

... c’est dur de mourir surtout quand on s’aime...

Et la dernière lettre d'Etienne Cariou à sa femme et à sa fille, dont plusieurs passages ont été censurés. Mais quel froid courage :

Le cahier des comptes pour le bateau est dans le buffet. Tout est en ordre, les sous sont dans une botte en haut sur le buffet

Il y a le baromètre que je n'ai pas marqué, donc, c'est à voir.

Pour la maison, tout est réglé, sauf Coentin M.. à qui l'on doit tout son travail, moins 30 000 francs dont quittance est en haut

Toi, Mimi, avec qui j'ai eu tant de peines et tant de joies, sois courageuse et aie la certitude que ton père est condamné à mort pour avoir tenté de sauver la vie des autres

... Je vous embrasse une dernière fois mais pas une larme ne coule de mes yeux... ... (Censuré) c'est à vous que je pense toujours. Adieu la vie et vive la France libre !

Dessous sa signature :

Ne faites pas de grimaces à l'église parce que je suis un honnête travailleur.

Lisette, Bernadette et Aline sont également membres du Parti.

Aline : « La Résistance, nous l'avons commencée en août 1940, sans les mots d'ordre. A Brest, certains disaient: Il faut aller en Angleterre. » Mon mari et moi, communistes, répondions : Vous ne parlez pas l'anglais, vous pouvez sauter sur les mines. Restez ici. Luttons ici, organisons la Résistance. » Nous n'étions pas résignés ». Lisette : « Je me souviens quand Coentin disait: « La guerre d'Espagne, c'est la guerre mondiale. Munich c'est pas la paix. » Ils avaient raison! »

Bernadette: « Les communistes, ils disent les choses à l'avance. Ils savent ». Je demande à cette dernière :

« Vous avez pu terminer de construire la maison ?

-Oui Monsieur, j'ai réussi

Je laisse trois femmes aux cheveux gris blanc, alertes, vives, révoltées.

Étrange cimetière où la mort atteint des dimensions extrêmes.....

Je comprends pourquoi Raymond Cariou tenait à ce que nous passions au cimetière de Lesconil. Toutes ces tombes, taillées à Pont-l'Abbé dans les pierres marbrées des Côtes-du-Nord ou d'Afrique du Sud, donnent une impression de netteté, de richesses imprévisibles en pareil lieu. Ce n'est pas le cimetière traditionnel. On s'y croirait dans une vaste crypte des Invalides, à ciel ouvert. Si les gens d'ici aiment leur maison, ils veillent également au dernier logis. On a le culte des morts. Ce luxe des tombes atténué en même temps l'image de cimetière, dédramatise. Raymond, à voix sourde :

« Tous les jours, des gens viennent voir leurs morts. On s'assoit sur les tombes, pour leur parler. »

Les « péris en mer » sont nombreux et les victimes de juin 1944 toutes là. Sur la plupart des plaques, croisés, drapeau tricolore et drapeau rouge. Sur d'autres, en même temps, le drapeau rouge et une croix.

Raymond évoque ces morts avec sa connaissance des gens du pays.

« André Bargain, patron du Lilas Blanc, péri en mer en 1953, était à l'époque secrétaire de la section communiste.

« Pierre Daniel, communiste, fusillé le 15 juin 44, partage la tombe de son père tué au front, le 1er juillet 1918-.

« Ce monument a été élevé à la mémoire d'Alain Le Lay, brûlé à Auschwitz. »

Inscrit sur un livre de pierre: « Les communistes à leur cher. . . »

« Cette tombe est celle d'une vieille adhérente du Parti, Marie-Pochic, très active dans la grève de 1926. » L'épithaphe est en breton: « Zo kousked aman poania neus greet pad he buez peoh dezi breman. »

Raymond traduit: « Marie Pochic dort ici. Elle a lutté toute sa vie. Qu'on lui donne la paix maintenant. »

Ils ont souvent beaucoup lutté et parfois très jeunes, sont tombés dans la tempête, ou sur la Lande, dans les dunes de la Torche, à la tombée de la nuit, quand leurs chalutiers les attendaient en vain depuis des jours, dans le port de Lesconil. Étrange cimetière, où la mort atteint des dimensions extrêmes, au point d'y recréer, dans l'insolite, une certaine vie...

Visite aux BODÉRÉ (extrait de « LA TORCHE ET LE RÉSEDA » de Roland PASSEVANT)

La rencontre avec les veuves de fusillés a fait évoquer le nom de Bodéré, un des fers de lance de la résistance à l'occupant. Il habite un hameau voisin. Tentons de l'y rencontrer. La chance nous sourit.

Guillaume et sa femme, la Marie-Jeanne, se préparaient à sortir. Raymond (1) m'avait prévenu : « Il a participé à des actions très dangereuses, risqué cent fois la mort. Pierre Brossolette, le dirigeant socialiste, est passé par le pays bigouden, de main en main, par les communistes, pour gagner l'Angleterre. Guillaume était dans le circuit. »

C'est un grand et solide marin, aujourd'hui retraité, portant bleu et casquette. Chez lui pas de signes extérieurs de ses activités de Résistance ou de militant communiste. Un petit tableau dans l'entrée: « L'asile le plus sûr, c'est le cœur d'une mère. »

Nous arrivons à l'improviste et remuons de lointains souvenirs.

« Si on réfléchit bien, à l'époque, il n'y avait que les communistes, les gars du Parti.

« On était un triangle, avec Jean-Désiré Larnicol, plus jeune maire de France en 1936, de Tréffiagat, à vingt-six ans, et Michel Le Goff, instituteur de Tréffiagat.

« Fin 1940, début 1941, on allait distribuer des tracts avec Jean Le Coz, prisonnier évadé. C'est lui qui m'a amené dans la Résistance, lui communiste, moi sympathisant.

– Quand es-tu devenu communiste ?

– Je ne sais plus très bien, en février 1942 je crois. Je lui donnais un peu de crabes, en revenant de la mer, à Jean Le Coz, l'évadé, qui ne pouvait courir le risque d'embarquer. Un jour, je lui dis: « Dommage que le Parti est dissous, sinon j'aurais adhéré. »

« Il me répond: Oh! tu sais, on existe toujours, on travaille dans la clandestinité. On ne fait pas que distribuer des tracts et si tu veux, je prends ton adhésion. »

« J'ai dit :..... D'accord !

« C'était après l'exécution de Péri et de Sampaix. Avec Jean Le Coz, on se connaissait depuis tout gosse. »

Nous sommes à la table de cuisine. Guillaume verse du cidre. La Marie-Jeanne reste debout près du fourneau mais attentive à notre discussion, Il est curieusement parti pour l'Angleterre, Guillaume. le 18 juin 1940. « C'était 24 heures avant l'arrivée des Allemands à Brest. Le Théodore Tissier, navire océanographique, nous a amenés à Southampton. Le jour de l'appel de De Gaulle !

« Nous ne l'avions pas entendu et même en Angleterre on ne nous en n'a pas parlé. Par contre, on m'a offert la nationalité anglaise. J'ai haussé les épaules et l'officier anglais a reconnu que ce n'était pas une solution.

« Fin août 1940, sur l'Aveyron, un cargo, je repars en France, à Toulon. Je vois le premier boche en gare de Mâcon et je remonte en Bretagne, pour résister.

– Quelles formes prenait la Résistance, ici ?

En dehors du travail de propagande, de diffusion de tracts, de journaux, le plus important était la récupération des armes venues d'Angleterre. Il fallait les passer à travers le filet des contrôles côtiers, vers la terre.

« Au large de Belle-Ile-en-Mer, un chalutier venu d'Angleterre transférait les armes à bord de l'Audacieux, chalutier de chez nous, qui déposait les conteneurs aux Glénan, dans la ceinture de rochers.

« J'allais les chercher dans les rochers, avec Jean Baudry, qui a été fusillé au mont Valérien, début avril 1944. Nous ramions toute la nuit, car il fallait ne pas se faire repérer par les Allemands qui étaient aux Glénan. Deux à trois kilomètres à la godille

« Nous récupérions la dynamite, des crayons incendiaires, ensuite des conteneurs d'armes, et nous rentrions au port avec le chargement. Mais tous les bateaux passaient au contrôle. Nous avons connu là moult péripéties avec les Allemands, pour les Ausweiss.

« Ensuite, avec une charrette de paysan, sur le coup de midi, nous amenions les armes à la maison. »

Guillaume revit cet instant, en s'exclamant.

« La charrette semblait porter quelques casiers de pêche, légers, et le cheval soufflait.

« Je n'avais pas vu tout à fait tous les aspects du danger en faisant chez moi un dépôt d'armes. La dynamite dégage une odeur. A la maison, ça puait la dynamite

« Les Allemands sont venus la chercher, sur la dénonciation d'un résistant torturé.

« Un copain pêcheur, rencontré par hasard, alors que je rentrais, m'annonce que les Allemands encerclent ma maison.

« J'ai fait demi-tour, vécu deux mois dans les bois, puis un paysan m'a hébergé. Plus tard j'ai trouvé une planque, une maisonnette près de La Torche, et j'ai repris contact avec le Parti. »

Sa femme, elle, n'a pu échapper à l'arrestation et à l'emprisonnement. Elle a séjourné du 30 septembre 1942 au 4 août 1944 à la prison de Quimper. « Vous êtes également au Parti ?

– Non, j'ai suivi mon mari jusqu'à la prison, pas après. »

Nous évoquons d'autres souvenirs et nous nous quittons, sur un échange entre Raymond, Guillaume et Marie-Jeanne, à propos des élections. Car je me trouve à Lesconil, juste entre les deux tours des cantonales.

Folgoas, le candidat socialiste, maire de Plobannalec-Lesconil est arrivé en tête de la gauche. Depuis vingt quatre heures, je sens le déchirement. Et c'est Marie-Jeanne – elle dit « nous » en parlant du PC – qui affirme, sur un ton très dur :

« Voter Folgoas, non! Après ce qu'ils ont fait. Ils ne valent pas mieux que Giscard. Ça fait mal au cœur ! »

Ça sent toujours la dynamite chez les Bodéré. Raymond sort en regardant la pointe de ses souliers.

(1) Raymond CARIOU, qui a guidé Roland Passevant tout au long de son enquête dans le Pays Bigouden et notamment, à Lesconil et à Léchiagat